

TA VIE EST UNE FICTION MAL ÉCRITE

Dr. Sarcasme



Ta vie est une fiction mal écrite

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Pilot Raté : Pourquoi personne n'a acheté ta vie	4
Chapitre 2 : Les Scénaristes sont en Grève : Les trous dans l'intrigue	9
Chapitre 3 : Le Budget Effets Spéciaux : Ton lifestyle sur Instagram	14
Chapitre 4 : Casting Sauvage : Tes potes imaginaires célèbres	19
Chapitre 5 : L'Action Movie : Tes bastons de cinéma	23
Chapitre 6 : Le Don d'Ubiquité : Le montage parallèle foireux	27
Chapitre 7 : Les Dialogues : Pourquoi tu parles comme un mauvais doublage ?	32
Chapitre 8 : Les Figurants Fatigués : Nous, ton public	37
Chapitre 9 : L'Accessoiriste Low-Cost : La fausse Rolex et le vrai toc	41
Chapitre 10 : Le Cliffhanger Permanent : 'Je vous raconterai plus tard'	45
Chapitre 11 : La Rom-Com Toxique : Tes conquêtes de catalogue	50
Chapitre 12 : Le Plot Armor : Pourquoi tu ne meurs jamais ?	55
Chapitre 13 : Le Bêtisier : Quand la réalité fait un caméo	60
Chapitre 14 : Critique Presse : On a mis zéro étoile	65

Chapitre 1

Le Pilot Raté : Pourquoi personne n'a acheté ta vie

Imaginez la scène. Nous sommes au cinquième étage du siège de Netflix, à Los Angeles. Dans une salle de réunion climatisée qui sent l'eucalyptus et le désespoir créatif, une douzaine de décideurs en col roulé noir sont en train de sniffer des rails de curcuma bio pour stimuler leur imagination. Ils viennent de donner le feu vert à une série documentaire en huit épisodes sur la vie sexuelle des mousses de forêt et à une télé-réalité où des influenceurs doivent apprendre à lacer leurs chaussures sans l'aide d'un assistant. Ils sont aux abois. Ils achèteraient littéralement n'importe quoi.

C'est là que ton dossier arrive sur la table. Le script de ta vie. Le titre provisoire est un truc mou du genre « Le Quotidien de [Insérer Ton Nom Ici] ». Le stagiaire commence à lire le pitch. Au bout de trois minutes, le vice-président de la programmation « Contenus Mortellement Ennuyeux » fait un arrêt cardiaque de pure léthargie. Le stagiaire est renvoyé. On brûle le dossier dans un parking pour se réchauffer.

Pourquoi ? Parce que, soyons lucides deux secondes : si ta vie était un pilot de série, elle serait annulée avant même la première coupure pub pour une crème contre les hémorroïdes.

Le problème principal, c'est le manque total de cohérence narrative. Un bon scénario, même s'il est absurde, suit des règles. Le protagoniste veut quelque chose, il rencontre des obstacles, il change, il évolue. Toi ? Ton arc narratif ressemble à un électrocardiogramme de limace sous Xanax. Tu veux des trucs, mais tu ne fais rien pour les obtenir, et quand le destin t'envoie un « Appel à l'Aventure » — le fameux *Call to Adventure* cher à Joseph Campbell — tu ne réponds pas parce que « le

numéro était masqué » ou que tu avais la flemme de mettre des chaussures.

Netflix a produit *Sharknado*. Ils ont produit des films où Adam Sandler part en vacances avec ses potes aux frais de la production. Ils ont même financé un film où un pneu est un tueur en série. Mais ta vie ? C'est un non catégorique. Trop de trous dans l'intrigue. Trop de remplissage.

Regardons de plus près la structure de ton premier épisode. L'exposition dure trente ans. C'est beaucoup trop long. Normalement, l'incident déclencheur doit arriver dans les dix premières minutes. Dans ta vie, l'incident déclencheur, on l'attend encore. On espère un drame, une trahison, une révélation fracassante sur tes origines royales, ou au moins une explosion. Au lieu de ça, on a droit à une scène de douze minutes où tu hésites entre deux marques de pâtes au supermarché parce que l'une est en promo mais l'autre a un emballage plus joli. C'est du cinéma vérité, certes, mais même Werner Herzog trouverait ça trop déprimant pour le filmer.

Et parlons de ton personnage. En tant que héros, tu es ce qu'on appelle dans le jargon un « protagoniste passif ». C'est le pire péché en écriture. Le public veut voir quelqu'un qui prend des décisions, même des mauvaises. Toi, tu subis. Tu subis ton job, tu subis ton appartement, tu subis tes relations, tu subis même la météo. Si on te mettait dans un film d'action, tu serais le figurant au troisième plan qui regarde son téléphone pendant que l'immeuble explose, non pas par stoïcisme cool, mais parce que tu vérifiais si ta commande Uber Eats était en route.

Le spectateur moyen, assis dans son canapé avec son bol de céréales, a besoin de s'identifier. Mais comment s'identifier à quelqu'un dont les monologues intérieurs tournent exclusivement autour de : « Est-ce que j'ai bien éteint le fer à repasser ? » et « Pourquoi cette personne n'a pas liké ma story ? ». C'est de la micro-intrigue de bas étage. C'est du contenu pour TikTok, et encore, un TikTok de 15 secondes qu'on scrolle après 3 secondes parce que le rythme est trop lent.

La cohérence, c'est aussi la gestion des personnages secondaires. Dans ta vie, ils sont écrits avec les pieds. Tes amis ? Des stéréotypes ambulants qui n'ont pas de vie propre en dehors de leurs interactions sporadiques avec toi. Ta famille ? On dirait qu'ils ont été castés dans une sitcom ratée des années 90, avec les rires enregistrés en moins. Et le grand amour ? C'est le plus gros problème de script. Soit il n'existe pas (ce qui rend le show trop austère), soit c'est une suite de rendez-vous Tinder tellement gênants que le spectateur finit par s'étouffer avec ses pop-corn de pur malaise. Il n'y a pas de tension sexuelle, il n'y a que de la tension sociale.

Ensuite, il y a le budget. Ta vie est visuellement pauvre. Le décorateur de plateau a manifestement fait une dépression nerveuse. Ce beige sur les murs ? Ce canapé qui a vu passer trop de dimanches après-midi de procrastination ? C'est esthétiquement offensant. Même une série scandinave sur le suicide au travail a une meilleure palette de couleurs. On ne peut pas vendre ça à un public international. Le « Product Placement » est impossible : aucune marque de luxe ne veut être associée à quelqu'un qui porte des chaussettes dépareillées sous un plaid en polaire.

Mais le coup de grâce, c'est le manque d'enjeux. Dans **Breaking Bad**, Walter White doit fabriquer de la drogue pour sauver sa famille. Dans **Game of Thrones**, tout le monde veut un siège en fer pourri. Dans ta fiction, l'enjeu majeur de la saison 3, c'était quoi ? Réussir à finir une série sur une autre plateforme sans t'endormir devant ? Demander une augmentation que tu n'as finalement pas demandée parce que ton patron avait l'air de mauvaise humeur ?

« Personne n'achète ça ! » hurlerait un producteur en jetant son café au visage de son assistant.

Une fiction doit promettre une catharsis. Le public doit sortir de l'expérience en se sentant différent. Après avoir regardé un épisode de ta vie, le public a juste envie de vérifier ses propres e-mails ou de ranger ses chaussettes, par pure peur de devenir comme toi. Tu n'es pas une tragédie grecque (trop de dignité), tu n'es pas une

comédie (pas assez de punchlines), tu es un genre hybride et malheureux qu'on pourrait appeler le « Bof-Drama ».

Et ne me lance pas sur les dialogues. Ils sont d'une platitude qui ferait passer une notice de montage IKEA pour du Shakespeare. « Salut, ça va ? — Ouais et toi ? — Tranquille. — On mange quoi ? — Je sais pas, comme tu veux. » Coupez ! C'est nul ! Refaites-moi cette prise avec de l'émotion, du conflit, du sous-texte ! Mais non, il n'y a pas de sous-texte. Le vide est le seul texte disponible.

Même Netflix, dans sa phase la plus désespérée — celle où ils ont commencé à produire des émissions où des gens doivent deviner si un objet est un vrai gâteau ou une chaussure — a des standards. Ils ont besoin de "cliffs". Ils ont besoin que le spectateur clique sur « Épisode suivant ». Si on mettait ta vie en streaming, le bouton « Passer l'intro » sauterait directement au générique de fin du dernier épisode de ta vie, juste pour abréger les souffrances de l'algorithme.

L'algorithme, d'ailleurs, parlons-en. Il sait tout. Il a analysé tes données. Il a vu que tu passais 45 minutes à scroller pour choisir un film de 90 minutes, pour finalement regarder une vidéo YouTube d'un mec qui restaure une vieille hache rouillée. L'algorithme a compris que tu es toi-même un spectateur passif de ta propre existence. Pourquoi produirait-il la biographie d'un spectateur ? C'est une mise en abyme de l'ennui, un vortex de vide qui pourrait aspirer l'intégralité du cloud d'Amazon.

Alors voilà pourquoi le pilot a foiré. Ce n'est pas parce que tu n'es pas une bonne personne. Tu es sûrement très gentil, d'une manière floue et inoffensive. C'est parce que tu es un mauvais produit narratif. Tu manques de structure, de "drive", et ton costume de scène (ce jogging avec une tache de café) est un crime contre l'audiovisuel.

Si tu veux que quelqu'un achète les droits de ton existence, il va falloir virer le

scénariste actuel — c'est-à-dire ton ego paresseux — et engager quelqu'un qui a un peu plus le sens du spectacle. Quelqu'un qui n'a pas peur de foutre le feu au décor pour voir ce qui se passe. Quelqu'un qui comprend que, dans la fiction comme dans la vie, si rien ne se passe, on change de chaîne.

Mais pour l'instant, félicitations : tu es la seule série au monde avec une audience de zéro, un budget de clopinettes et une critique unanime qui dit : « J'ai préféré regarder mon plafond, l'intrigue était plus complexe. »

Chapitre 2

Les Scénaristes sont en Grève : Les trous dans l'intrigue

Regarde-toi. Non, vraiment, prends un instant pour observer la scène, d'un point de vue purement cinématographique. On est sur un plan large, un peu délavé, type « cinéma social roumain sous Xanax ». Tu es assis sur un banc public dont la peinture s'écaille, ou peut-être sur ta chaise de bureau Ikea qui grince comme une âme en peine. Il est 14h07. À ta gauche, dans ton espace mental « Prestige et Vision », tu es en train de disrupter le marché de l'énergie intersidérale avec Elon Musk. Vous échangez des ricanements complices sur l'inefficacité de l'hydrogène tout en caressant des prototypes de puces neurales. Tu es brillant, incisif, l'alpha du métavers.

À ta droite, dans le monde réel — celui qui sent la friture et le désespoir — tu es en train de lutter contre un kebab tiède. Et quand je dis « lutter », je suis généreux. Tu es en train de perdre le combat. Une goutte de sauce samouraï vient de s'écraser sur ton jean avec la précision chirurgicale d'un drone de combat, et tu la regardes stagner avec une apathie qui ferait passer un paresseux sous sédatif pour un champion de Formule 1.

C'est là que le bât blesse. C'est là que le spectateur lâche sa télécommande et demande un remboursement. Dans le jargon de la dramaturgie, on appelle ça une « rupture de continuité ». Un trou dans l'intrigue si béant qu'on pourrait y garer un Falcon 9 sans toucher les bords.

Normalement, un personnage est construit sur une ligne de cohérence. Si tu écris un film sur un génie de la Silicon Valley, tu ne le montres pas en train de lécher le papier alu d'un sandwich à six balles parce qu'il a « encore un peu faim ». Si tu écris un

drame sur la misère urbaine, tu n’y injectes pas des séquences où le protagoniste pense sincèrement qu’il va racheter Twitter avant mardi prochain. Mais ton existence, elle, s’en fout de la cohérence. Ton existence est une série produite par des stagiaires sous LSD pendant que les scénaristes sont en grève illimitée pour protester contre le manque de caféine.

Le problème technique est simple : ta suspension d’incrédulité est pétée. Le public — c’est-à-dire le reste de l’humanité qui te croise et l’univers qui te subit — n’arrive plus à suivre. On ne peut pas, en tant qu’observateur, accepter que le même individu qui se projette dans une colonie martienne soit incapable de demander une serviette supplémentaire au « Chef » sans bégayer.

Analysons le montage. Dans une fiction de qualité, il y a ce qu’on appelle le « raccord ». Un mouvement dans une scène se termine dans la suivante pour créer une fluidité. Chez toi, le raccord est une insulte à l’intelligence humaine. On passe d’un gros plan sur ton regard déterminé de futur magnat de l’industrie (reflet dans l’écran noir de ton iPhone) à un plan d’ensemble où tu tentes de rattraper un morceau de tomate oignon-sans-piment qui vient de glisser dans ta chaussure. C’est du Jean-Luc Godard, mais sans le génie, et avec beaucoup plus de gras saturés.

Pourquoi ce décalage ? Parce que ton scénariste — ton ego, ce tâcheron de seconde zone — a décidé d’utiliser la technique dite de la « narration non linéaire ». Sauf qu’au lieu de faire du **Pulp Fiction**, il fait juste n’importe quoi. Il écrit des scènes de triomphe dans ta tête pour compenser le fait qu’il n’a aucune idée de comment écrire une scène de réussite dans la vraie vie. C’est ce qu’on appelle du « remplissage ». Comme tu n’as pas d’intrigue réelle, pas d’obstacles concrets que tu surmontes avec panache, ton cerveau remplace le vide par des cinématiques de haute qualité où tu es le roi du monde.

C’est le syndrome du « Deus Ex Machina » inversé. Normalement, c’est un dieu qui descend du ciel pour régler les problèmes du héros. Chez toi, c’est le héros qui monte

au ciel (dans son imagination) pour oublier que son seul problème immédiat est de savoir s'il reste assez de batterie sur son téléphone pour scroller jusqu'à 18h.

Et parlons de ce kebab. Techniquement, c'est un accessoire symbolique. Dans un bon script, chaque objet signifie quelque chose. La montre de *Pulp Fiction*, la toupie d'*Inception*... Ton kebab tiède à 14h, c'est le symbole de ton renoncement. C'est l'antithèse du « drive ». C'est le repas de celui qui a déjà abandonné la journée, mais qui veut quand même une petite pointe de piment pour se sentir vivant. C'est un accessoire de série B. Tu es en train de jouer une scène de « Networking de Haut Niveau » avec Elon Musk dans une mise en scène qui hurle « Je vais faire une sieste de trois heures après ça et me réveiller avec un goût de viande suspecte dans la bouche ».

Le spectateur est perdu. Est-ce une comédie ? Une tragédie ? Un documentaire animalier sur les mammifères qui mangent trop de glucides ? Le ton change toutes les trente secondes. Tu passes du monologue intérieur digne d'un discours de Steve Jobs au Stanford Stadium à une réalité où tu cherches désespérément un code Wi-Fi gratuit parce que tu as dépassé ton forfait.

C'est ce qu'on appelle un « glitch dans la diégèse ». La diégèse, c'est l'univers cohérent de l'histoire. Normalement, les lois de la physique et de la logique s'y appliquent. Mais dans ton cas, il y a une distorsion spatio-temporelle. Ton esprit est en 2035, sur un yacht alimenté par l'énergie du vide, tandis que ton corps est coincé en 2024, dans une zone commerciale sinistre entre un Optical Center et un magasin de carrelage en liquidation.

Si tu étais un personnage de Netflix, le script doctor dirait : « Écoutez, on ne comprend pas ce que veut ce type. Un coup il veut conquérir le monde, le coup d'après il hésite pendant dix minutes entre prendre un Coca ou un Oasis. Il faut trancher. Soit c'est un conquérant, soit c'est un figurant. On ne peut pas avoir les deux dans le même corps, c'est fatigant pour l'audience. »

Le pire, c'est que tu justifies ces trous dans l'intrigue avec une mauvaise foi narrative absolument fascinante. Tu te racontes que ce kebab est une « pause stratégique ». Que ta discussion imaginaire avec Musk est une « visualisation créative ». Tu essaies de transformer ton manque de structure en un style expérimental. « Non mais tu comprends, ma vie est un film d'auteur, c'est normal qu'il ne se passe rien et que tout soit incohérent, c'est une métaphore de la condition humaine. »

Non, champion. C'est juste du mauvais script. C'est une erreur de raccord entre tes ambitions et ton emploi du temps.

Imagine la scène si on la montrait à Elon. Il te regarderait, avec ta tache de sauce sur le menton et ton air absent, et il se demanderait pourquoi ce PNJ (Personnage Non-Joueur) essaie de lui parler de fusion nucléaire alors qu'il n'a manifestement pas réussi à maîtriser l'art de manger un sandwich sans se souiller. Dans le monde de Musk, la réalité et la fiction sont alignées par une force brute : le résultat. Dans le tien, elles sont séparées par un gouffre que même un pont en fibre optique ne pourrait pas combler.

Les scénaristes sont en grève, et ça se voit. Ils ont laissé le clavier à un chat qui marche sur les touches. Résultat : tu vis des séquences qui ne mènent nulle part. Des sous-intrigues qui s'évaporent. Tu commences des projets (la "Musk-attitude") que tu ne finis jamais parce que la scène suivante (le "Kebab-coma") commence trop tôt.

Il n'y a pas d'arc narratif. Il n'y a pas de progression. Il n'y a qu'une suite de moments disjoints. Tu es un film dont les bobines ont été mélangées par un projectionniste bourré. On passe de la scène 4 (Ambition démesurée) à la scène 82 (Digestion difficile) sans passer par la scène 5 (Travail acharné).

Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On continue à regarder ce naufrage ? On attend que les scénaristes reviennent de grève avec une idée de génie pour lier tout ça ? Spoiler : ils

ne reviendront pas. Ils sont partis écrire une série plus intéressante sur un type qui, lui, mange peut-être des kebabs, mais qui assume d'être un figurant. Ou sur un type qui voit Musk, mais qui a au moins le budget pour s'acheter un costume.

Toi, tu es coincé dans l'entre-deux. Dans la zone grise du "Plot Hole". Et pendant que tu finis tes frites froides en élaborant ton plan de domination mondiale, sache que le public a déjà changé de chaîne. Il y a un documentaire sur la reproduction des bulots sur Arte, et franchement, l'enjeu dramatique est bien plus saisissant. Eux, au moins, ils savent ce qu'ils font à 14h. Ils ne prétendent pas être des pieuvres géantes pendant qu'ils se font bouffer par un crabe.

Apprends la leçon : si tu veux être dans une réunion avec Elon Musk, commence par sortir de cette scène de série Z. Pose ce kebab. Nettoie cette tache. Et surtout, arrête de te raconter des histoires que tes moyens de production ne peuvent pas s'offrir. Parce que pour l'instant, ton intrigue ressemble à un épisode de *Derrick* réalisé par Michael Bay : beaucoup de bruit pour une enquête sur un pot de géranium.

C'est triste, c'est moche, et ça sent l'oignon frit. Bienvenue dans le monde réel, là où les trous dans l'intrigue finissent par devenir des gouffres où l'on finit sa vie, seul avec ses licornes imaginaires et sa sauce blanche.

Chapitre 3

Le Budget Effets Spéciaux : Ton lifestyle sur Instagram

On va commencer par un constat technique : ton département « Post-Production » est en train de faire un burn-out. Et je le comprends. Même les stagiaires de chez Marvel, sous-payés et shootés à l'Adderall, refuseraient de bosser sur ton projet. Parce que là où Disney essaie de nous faire croire qu'un raton-laveur peut piloter un vaisseau spatial, toi, tu essaies de nous convaincre que ta vie a une bande-son composée par Hans Zimmer, alors qu'en réalité, le seul bruit de fond, c'est celui de ta VMC qui agonise dans ton 12 mètres carrés.

Bienvenue dans l'ère du budget « Effets Spéciaux » appliqué au néant.

Regardons de plus près cette photo de toi, postée mardi dernier à 14h22. Tu es assis, jambe nonchalamment croisée, dans un fauteuil en cuir capitonné qui hurle « Jet Privé ». La lumière est tamisée, le grain de la peau est lissé à un point tel que tu n'as plus de pores (tu respirez par les oreilles, j'imagine ?), et la légende dit : *« Hard work pays off. Next stop : Singapour. »* C'est beau. C'est inspirant. On en verserait presque une larme de jalousie si on n'avait pas remarqué, en zoomant un chouïa dans le coin supérieur gauche, le petit panneau plastifié : « Prière de ne pas monter sur les sièges. Musée de l'Air et de l'Espace du Bourget ».

Tu n'es pas en train de survoler l'Atlantique, Jean-Influence. Tu es à quarante minutes de Paris, dans un avion qui n'a plus de moteur depuis la chute du mur de Berlin, entouré de classes de CM2 en sortie scolaire qui se curent le nez en te regardant faire ta moue de prédateur de la finance. Ton « hard work », c'est d'avoir fraudé le bus 152 pour venir poser devant une carlingue d'exposition. Et ton « Next stop », c'est le terminus de la ligne 7, là où l'espoir va mourir dans une odeur d'urine

et de kebab tiède.

C'est ça, le Budget Effets Spéciaux. C'est l'art de transformer une existence en zone 5 de la carte Navigo en une épopée digne de la Silicon Valley. Mais attention, les effets spéciaux, ça coûte cher, et quand on n'a pas le budget de James Cameron, on finit avec les trucages d'un film de monstres turc des années 70. On voit les fils, mon pote. On voit les coutures.

Parlons de ce fameux pass Navigo. C'est ton talon d'Achille, ta kryptonite, la réalité qui vient défoncer ta porte à coup de bélier. Sur Instagram, tu es l'homme qui murmure à l'oreille des Bentley. Tu passes ton temps à te prendre en photo devant des voitures qui ne t'appartiennent pas, avec une main négligemment posée sur le capot, comme si tu cherchais tes clés. Mais le spectateur attentif – moi, en l'occurrence, ton producteur sadique – sait que deux minutes après avoir pris le cliché, tu as dû reculer précipitamment parce que le vrai propriétaire, un type nommé Jean-Claude qui bosse dans les assurances, est revenu de sa pause déjeuner en te lançant un regard noir.

Et là, le générique de fin de ton fantasme défile. Tu marches jusqu'à la bouche de métro la plus proche. Tu sors ton pass Navigo – celui qui est tout décollé sur les bords et qui sent la sueur de wagon bondé. Tu passes le portillon avec la grâce d'un condamné à mort, et tu t'engouffres dans le RER D. À cet instant précis, ton lifestyle à base de « Champagne & Caviar » se transforme radicalement en « Eau tiède & Sandwich triangle poulet-mayo ».

Le décalage est si violent qu'il devrait créer des micro-fissures dans l'espace-temps. À gauche de l'écran (ton feed Instagram), on a un filtre « Clarendon » qui donne à ton teint une lueur de dieu grec en vacances à Mykonos. À droite de l'écran (la vitre du RER), on a le reflet d'un type blafard, éclairé par un néon qui grésille, coincé entre un accordéoniste qui joue « Bella Ciao » pour la douzième fois et un passager qui mange des cacahuètes en te postillonnant sur les chaussures.

C'est ça, la magie du cinéma ! Tu es à la fois le héros d'un film de Scorsese et le figurant n°4 dans un documentaire social sur la précarité en milieu urbain.

Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi dépenser autant d'énergie à « corriger en post-production » une vie qui ne demande qu'à être assumée ? Parce que la vérité est insupportable. La vérité, c'est que ta vie est tournée en 240p avec un micro qui sature dès que tu parles. Alors tu rajoutes des calques. Tu satures les couleurs. Tu mets du flou sur l'arrière-plan (surtout le flou, c'est pratique pour cacher les piles de linge sale et les boîtes de conserve vides).

Tu es devenu l'expert mondial du cadrage sélectif. Si tu photographies ton café, tu cadres juste assez serré pour qu'on voie le logo de l'enseigne un peu chère, mais pas assez large pour qu'on voie que tu es assis sur un tabouret cassé dans un centre commercial de banlieue. Si tu prends tes pieds en photo au bord d'une piscine, tu t'arranges pour qu'on ne voie pas que c'est la piscine municipale « Maurice Thorez » et que le mec en slip de bain qui hurle à côté de toi s'appelle en fait Kevin et qu'il vient de se faire expulser pour avoir sauté en bombe.

Ton existence est un mensonge visuel permanent. Tu es en train de réaliser un remake de **Gravity** dans ta baignoire avec un canard en plastique et une lampe torche. Et le pire, c'est que tu finis par y croire. Tu regardes tes propres photos et tu te dis : « Ouais, j'ai vraiment l'air d'un mec qui pèse. » Non, Roger. Tu as l'air d'un mec qui a passé trois heures à retoucher son menton sur Photoshop Express pour qu'on ne voie pas que son régime alimentaire est composé à 90 % de glucides bas de gamme.

Le problème de vivre dans un film à gros budget quand on a un portefeuille de court-métrage étudiant, c'est que le spectateur finit toujours par se rendre compte de l'arnaque. C'est le syndrome du « décor en carton-pâte ». Un jour, quelqu'un va te croiser dans la vraie vie, sans tes filtres, sans ton cadrage, sans tes « effets de lumière ». Et là, le choc sera thermique. Tu vas passer de « Millionnaire énigmatique en

transit » à « Type qui a l'air d'avoir dormi dans un lave-linge » en moins de deux secondes.

Tes followers, ces pauvres hères qui likent tes exploits imaginaires, ne sont pas dupes non plus. Ils font la même chose que toi. C'est un pacte de non-agression entre mythomanes. « Je like ton jet privé en plastique si tu likes mon séjour fictif aux Maldives alors que je suis dans le jardin de ma tante en Creuse. » C'est une économie circulaire basée sur le vent. Une pyramide de Ponzi du paraître où le seul bénéficiaire, c'est une dose de dopamine de merde qui dure moins longtemps qu'un trajet entre Châtelet et Gare du Nord.

Alors, écoute-moi bien, mon petit Spielberg des pauvres. Pose cet iPhone. Arrête de chercher l'angle qui cache la misère. Ta vie n'a pas besoin d'effets spéciaux pour être une fiction, elle est déjà une comédie dramatique assez gratinée comme ça. Assume ton pass Navigo. Assume la zone 5. Assume le fait que ton « bureau » est une table de cuisine encombrée de factures impayées et non un rooftop avec vue sur l'Empire State Building.

Parce que pour l'instant, ton film, c'est **Avatar** réalisé avec des chaussettes marionnettes. C'est ambitieux, certes, mais c'est surtout extrêmement gênant pour tout le monde. On voit le scotch qui tient les décors. On entend le bruit des voitures qui passent derrière ton « manoir ». Et surtout, on sent l'odeur de la sauce samouraï qui imprègne ton costume trop grand, acheté en solde chez Jules et que tu essaies de faire passer pour du sur-mesure de chez Savile Row.

Redescends sur terre. La réalité n'a peut-être pas de filtre « Teal and Orange », mais au moins, elle ne plante pas quand tu n'as plus de Wi-Fi. Et franchement, entre nous, un documentaire sur un mec qui galère en zone 5, c'est toujours plus intéressant qu'une énième publicité mensongère pour une vie qui n'existe que dans les serveurs d'une multinationale californienne.

Allez, coupe ! On la refait, mais cette fois, essaie de jouer le rôle d'un mec qui n'est pas en train de nous prendre pour des cons. Action.

Chapitre 4

Casting Sauvage : Tes potes imaginaires célèbres

On va commencer par une vérité qui fait mal, un peu comme un shot de tequila premier prix un mardi matin : ton carnet d'adresses est un cimetière de fantômes. Dans ton film, tu n'es pas seulement le protagoniste, tu es le mec qui « connaît des gens ». Tu es l'insider, celui qui murmure à l'oreille des agents, celui qui tape dans le dos des icônes entre deux rails de perlimpinpin dans le carré VIP du *Queen* (ou de n'importe quelle boîte de province qui sent le déodorant Axe et le désespoir). Le problème, c'est que ton casting ressemble plus à une page Wikipédia consultée en plein délire fiévreux qu'à une véritable liste d'invités.

Parlons-en, de ta grande soirée « légende ». Celle que tu nous as survendue pendant trois semaines, à coup de sous-entendus moites et de « On verra si je peux vous faire rentrer, mais c'est très privé ». On se souvient tous de ta story Instagram de ce fameux samedi soir. Une photo floue, cadrée avec les pieds, où l'on voit la moitié d'une oreille gauche et un bout de chemise en lin. La légende ? « Chill with my bro, les vrais savent. » Et ce « bro », selon tes dires exaltés le lendemain matin à la machine à café, c'était lui. La star. Le mec qui pèse plus lourd en contrats publicitaires que toi en dettes de loyer.

Tu nous as raconté votre « connexion immédiate ». Apparemment, vous avez refait le monde autour d'une bouteille de Cristal (qui, sur la photo, ressemblait étrangement à une bouteille de mousseux tiède avec une étiquette décollée). Tu nous as décrit ses doutes, sa simplicité, la façon dont il t'a confié, les yeux dans les yeux : « Tu sais, dans ce milieu, les gens comme toi sont rares ». Et on a failli y croire. On a failli verser une petite larme sur cette amitié virile et spontanée née entre les basses d'une sono saturée et les effluves de sueur de la zone 4.

Sauf qu'il y a un hic. Un tout petit détail technique. Un bug dans ta matrice de mythomane.

Ce soir-là, la star en question n'était pas en train de philosopher sur le sens de la vie avec un mec en costume Jules qui transpire de la sauce samourai. Non. Ce soir-là, la star était en direct sur une chaîne de télé japonaise à Osaka pour promouvoir un film de super-héros. Il y a des preuves. Des vidéos. Des fuseaux horaires, aussi. À moins que ton « bro » possède le don d'ubiquité ou une DeLorean tunée, il est physiquement impossible qu'il ait été en train de valider ton existence dans une boîte miteuse de Levallois-Perret à 3 heures du matin.

Mais toi, tu ne lâches rien. Quand on t'a mis le nez dans ton propre caca numérique, tu as sorti la parade ultime du scénariste aux abois : « Ah mais ça, c'était un hologramme pour la promo, il me l'a dit, il voulait être tranquille ce soir. » Bien sûr. L'industrie du cinéma mondial dépense des millions en technologie de pointe juste pour permettre à une célébrité de venir s'enfiler des vodkas-pomme avec toi en cachette. C'est cohérent. C'est totalement crédible dans l'univers parallèle où tu habites, là où les licornes paissent sur ton balcon et où ton banquier t'appelle pour te supplier d'accepter un don de la part de l'État.

Ce besoin maladif de peupler ton vide intérieur avec des figures de cire célèbres est fascinant. On dirait un enfant qui joue avec des figurines, sauf que toi, tu essaies de convaincre les adultes que les figurines te répondent. Tu pratiques le « name-dropping » comme une forme d'art martial défensif. Dès que la conversation s'approche un peu trop près de ta réalité — c'est-à-dire ton stage non rémunéré et ton studio qui sent l'humidité — tu sors le bouclier : « C'est marrant que tu dises ça, parce que quand j'en parlais avec l'assistant du cousin de l'ex de Jared Leto... »

Stop. Respire. Pose ce téléphone.

Tes « potes » célèbres sont les béquilles d'un ego qui ne tient plus debout tout seul. Tu penses que si tu frottes ta vie contre celle de quelqu'un qui a une pastille bleue sur Twitter, un peu de sa lumière va finir par déteindre sur ta grisaille. Tu crois que l'importance se transmet par simple proximité géographique, comme une MST de la notoriété. « J'étais dans la même pièce que lui », donc « Je fais partie de son monde ». Non, champion. Si tu es dans la même pièce qu'un chirurgien, ça ne fait pas de toi un médecin. Ça fait juste de toi quelqu'un qui va probablement se faire virer par la sécurité si tu commences à tripoter les scalpels.

Le plus triste, dans ton casting sauvage, c'est que tu ignores les figurants qui, eux, sont bien réels. Tes vrais potes. Ceux qui t'ont aidé à déménager ton canapé clic-clac au troisième étage sans ascenseur. Ceux qui t'écoutent chouiner sur ton ex depuis six mois. Mais eux, ils ne sont pas assez « cinématographiques » pour ton film. Ils n'ont pas de filtres. Ils ont des têtes de gens qui bossent, des problèmes de mutuelle et des anecdotes sur leurs gosses qui ont la varicelle. C'est pas très "Red Carpet", tout ça. C'est pas assez "glamour" pour alimenter ton délire de grandeur.

Alors tu préfères inventer. Tu préfères ce mensonge pathétique où tu es le confident des puissants. Tu te crées un entourage de fantômes hollywoodiens pour ne pas voir que, dans la vraie vie, même le livreur Deliveroo ne retient pas ton prénom.

Ta vie est une fiction mal écrite parce que tu refuses de jouer avec les acteurs présents sur le plateau. Tu essaies de rajouter Brad Pitt au montage final avec un logiciel de montage gratuit qui laisse un filigrane géant au milieu de l'écran. C'est moche, ça saccade, et tout le monde voit la supercherie. On voit les coutures de tes mensonges. On voit que la personne sur la photo, c'est juste un mec qui te ressemble vaguement de dos et que tu as harcelé pendant trois minutes pour un selfie avant qu'il ne demande à la sécurité de t'écarter.

Redescends de ton piédestal de papier mâché. La vérité, c'est que tu n'as pas besoin de VIP pour exister. Mais ça, c'est un concept trop révolutionnaire pour ton scénario.

Pour toi, exister, c'est être validé par le regard d'un autre qui brille plus que toi. C'est triste, en fait. C'est le syndrome de la lune : tu n'as pas de lumière propre, alors tu essaies désespérément de refléter celle du soleil, même si le soleil est en train de tourner un spot de pub pour des sushis à l'autre bout de la planète.

La prochaine fois que tu te retrouves dans une soirée, essaie un truc dingue. Un truc vraiment audacieux, digne d'un film d'auteur radical. Essaie de parler à la personne à côté de toi sans vérifier son nombre d'abonnés. Essaie d'être intéressant par toi-même, sans invoquer les mânes de tes idoles imaginaires. Parce que pour l'instant, ton « casting sauvage », c'est juste toi, tout seul, devant un miroir, en train de répéter des dialogues que personne ne t'a écrits, pour un public qui a déjà quitté la salle.

Rideau. Et par pitié, arrête d'appeler ton chat "Spielberg". Ça ne le rend pas plus talentueux, et ça nous rend tous très mal à l'aise.

Chapitre 5

L'Action Movie : Tes bastons de cinéma

On t'a vu. On t'a tous vu, là, au bout du bar ou dans le coin d'une soirée, en train de réajuster ta veste avec une lenteur calculée, le regard perdu vers l'horizon comme si tu scannais la pièce à la recherche de snipers embusqués dans les pots de fleurs. Tu penses que tu dégages une aura de danger tranquille, une sorte de mélange entre Jason Bourne et un loup solitaire qui aurait trop lu Nietzsche. En réalité, tu as juste l'air d'avoir une conjonctivite ou d'essayer de te rappeler si tu as bien éteint ton fer à repasser.

Mais le plus fascinant, ce n'est pas ta posture de gargouille dépressive. C'est ce qui se passe quand tu ouvres la bouche pour raconter « l'incident ». Cet épisode mythologique où, selon tes dires, tu as neutralisé une escouade de Navy Seals en goguette avec un simple cure-dent et une connaissance pointue des points de pression mongols.

Écoutons-toi deux minutes. Le récit commence toujours par : « Je ne voulais pas d'histoires ». C'est la phrase canonique du héros d'action. Tu étais là, paisible, une force de la nature au repos, quand soudain, cinq types — c'est toujours cinq, le chiffre magique de l'agresseur imaginaire — ont décidé de s'en prendre à toi pour une raison obscure, probablement la jalousie face à ton charisme de prédateur alpha en solde.

Dans ton récit, le temps se dilate. C'est du Zack Snyder au ralenti, mais sans le budget effets spéciaux. Tu nous décris comment tu as « vu le coup partir avant même qu'il ne soit pensé ». Tu as fait ce petit pivot du bassin — celui que tu as vaguement aperçu dans un tutoriel de Krav Maga sur YouTube entre deux vidéos de chats — et là, paf. Le premier agresseur est au sol, foudroyé par ton « calme olympien ». Le

deuxième ? Tu l'as cueilli avec un cure-dent. Oui, ce fameux cure-dent que tu manipules comme un nunchaku, alors qu'en réalité, la dernière fois que tu en as utilisé un, tu t'es ouvert la gencive et tu as dû appeler SOS Médecins parce que tu ne supportais pas la vue de ton propre sang.

C'est là que le bât blesse, mon grand John Wick de supérette. Ta vie n'est pas un film produit par Jerry Bruckheimer, c'est une comédie de mœurs produite par le destin pour se foutre de ta gueule.

La vérité, celle que tes potes poliment gênés essaient de masquer par des hochements de tête distraits, c'est que ton corps est une trahison permanente. Tu nous parles de tes réflexes de panthère, mais la semaine dernière, on t'a vu t'étouffer avec de l'eau gazeuse. Et pas une petite toux de gentleman, non. Un véritable combat à mort contre une bulle de Badoit. Tu es devenu écarlate, tes yeux sont sortis de leurs orbites, tu as battu des bras comme un dindon en plein crash aérien, et tu as fini par recracher la moitié de ton verre sur le chemisier d'une dame qui ne t'avait rien demandé. À ce moment-là, ton « spatial awareness » de ninja était proche de celui d'un Roomba en fin de batterie contre un pied de table.

Mais dans ta tête, tu es Steven Seagal. Pas le Steven Seagal actuel qui ressemble à un sac poubelle rempli de saindoux et qui fait des démos d'aïkido assis sur une chaise roulante, non. Le Seagal des années 90, celui qui cassait des bras comme on craque des allumettes. Tu te construis une légende urbaine où tu es le dernier rempart contre le chaos. Tu racontes que tu as « maîtrisé la situation ». En langage de la réalité, ça veut dire que tu as balbutié « pardon, je n'avais pas vu que c'était votre place » en fuyant vers la sortie de secours, le cœur battant à 180, tout en vérifiant nerveusement si tu n'avais pas taché ton pantalon.

Le problème de tes bastons de cinéma, c'est qu'elles manquent cruellement de script-girl pour vérifier la cohérence. Tu nous sors des termes techniques : « J'ai verrouillé son articulation avec une clé de bras en triangle ». Mec, la seule chose que

tu verrouilles avec succès, c'est ton dos quand tu essaies de ramasser un stylo tombé sous ton bureau. Ta souplesse légendaire s'arrête au moment où tu dois mettre tes chaussettes sans t'asseoir.

Et parlons-en, de ce fameux cure-dent. C'est ton accessoire fétiche, n'est-ce pas ? L'objet du quotidien détourné en arme létale. C'est très « Jason Bourne au supermarché ». Tu penses que ça te donne un côté dangereux, imprévisible. Dans les faits, ça te donne juste l'air d'avoir un reste de jambon coincé entre les molaires depuis le déjeuner. Quand tu joues avec dans le coin de ta bouche en fixant intensément le vide, on ne voit pas un tueur à gages. On voit un type qui a de sérieux problèmes d'hygiène dentaire et qui essaie de compenser un manque flagrant d'assurance par une gestuelle de film de série B polonais.

Ce qui est tragique, c'est que tu as besoin de ces récits pour compenser la platitude absolue de ton existence. Pour toi, être un homme, c'est être capable de distribuer des mandales en slow-motion. Tu es victime du syndrome du « j'aurais pu ». « J'aurais pu le démonter, mais je me retiens, parce que mes mains sont des armes blanches déclarées en préfecture. » Bien sûr. On connaît la chanson. C'est la même préfecture qui a refusé de te donner ton permis de conduire du premier coup parce que tu as paniqué lors d'un créneau ?

Ta vie est une fiction mal écrite parce que tu refuses d'accepter ton casting naturel. Tu n'es pas le héros d'action. Tu n'es même pas le sidekick rigolo qui prend des coups à la place du héros. Tu es le figurant au troisième plan, celui qui mange un sandwich au moment où la voiture explose et qui finit par se tacher avec de la mayonnaise. Et c'est ok. Le monde a besoin de figurants qui se tachent. C'est beaucoup plus humain, et surtout, beaucoup moins fatigant que d'essayer de maintenir ce mensonge de guerrier urbain.

Imagine le ridicule de la scène si on activait le bouton « Réalité » au milieu de tes fantasmes. On te verrait en train de tenter un « high-kick » sur tes agresseurs

imaginaires, de te déchirer l'entrejambe de ton jean slim à 80 euros, de t'écrouler en hurlant de douleur alors que personne ne t'a touché, pour finir par supplier qu'on appelle ta maman. C'est ça, ton Action Movie. Un court-métrage burlesque intitulé « L'Homme qui craignait les courants d'air ».

La prochaine fois que l'envie te prend de nous raconter comment tu as mis KO un videur de deux mètres avec un regard noir et une pichenette bien placée, fais-nous une faveur. Tais-toi. Bois ton eau gazeuse — doucement, par pitié, on ne veut pas avoir à pratiquer la manœuvre de Heimlich en plein milieu du bar — et accepte que ta seule baston réussie à ce jour, c'est celle contre l'emballage en plastique d'un DVD que tu as mis vingt minutes à ouvrir avec des ciseaux.

Tu n'es pas une arme de guerre. Tu es une victime de la mode avec une imagination trop fertile et un cardio de petit vieux. Range ton cure-dent, cesse de contracter tes trapèzes, ça te donne l'air d'avoir un cintre oublié dans ta chemise, et redescends sur terre. Le seul truc que tu casses régulièrement, ce ne sont pas des nez, c'est les couilles de ton entourage avec tes histoires à dormir debout.

Coupez. On la refait, mais cette fois, essaie de jouer le rôle d'un mec normal. C'est le rôle le plus difficile de ta carrière, je sais, mais c'est le seul pour lequel tu n'as pas besoin de doublure cascade. Parce que franchement, même ta propre imagination commence à se foutre de ta gueule.

Chapitre 6

Le Don d'Ubiquité : Le montage parallèle foireux

Pose ton verre. Non, vraiment, pose-le. On sent bien que tu essaies d'utiliser ce laps de temps pour synchroniser tes deux derniers neurones valides, mais le calcul est trop complexe pour toi. On en est là : tu es en train de nous infliger ce qu'on appellera pudiquement une « structure narrative non-linéaire », alors qu'en réalité, c'est juste un AVC rhétorique.

Tu penses être Christopher Nolan sous acide, en train de tisser une fresque temporelle complexe où les enjeux se répondent à travers les âges. Dans ta tête, c'est *Dunkerque* ou *Inception*. Dans la nôtre, c'est juste un épisode de *Dora l'Exploratrice* dont les cassettes auraient été mélangées par un gamin hyperactif. Tu nous sers un montage parallèle tellement foireux qu'on se demande si tu n'as pas inventé le concept de « l'ubiquité de comptoir ».

— « Donc là, je suis à Berlin en 2018, mais en même temps, j'avais déjà cette prémonition sur ce qui allait se passer mardi dernier à la boulangerie, ce qui explique pourquoi en 2012, j'avais acheté ces chaussures. »

Arrête. Juste, arrête. On a tous une montre, tu sais ? On a même des calendriers. La plupart d'entre nous maîtrisent le concept révolutionnaire de la « flèche du temps ». C'est ce truc un peu ringard qui fait que le passé est derrière, le présent est ici, et le futur n'est pas encore arrivé. Pour toi, le temps n'est pas une ligne, c'est une pelote de laine avec laquelle un chat sous crack aurait joué pendant toute une après-midi.

Le problème, ce n'est pas que tu mentes. Le mensonge est un art, une discipline qui demande de la rigueur, une mémoire d'éléphant et une cohérence quasi mathématique.

Toi, tu ne mens pas, tu hallucines tout haut en essayant de nous faire croire que tu gères trois chronologies simultanées. Tu essaies de nous vendre une épopée où tu es le héros à trois âges différents, dans trois lieux distincts, mais bizarrement avec la même capacité à passer pour un glandu.

Regarde-nous. On est là, autour de cette table, et on voit les coutures. Ton montage parallèle est tellement mal foutu qu'on voit le fond vert, les câbles, et le stagiaire qui tient le micro dans le champ. Tu passes de ton voyage (imaginaire) au Japon à ta rupture de 2015 sans transition, pour finir sur une anecdote concernant ton forfait mobile actuel. Pourquoi ? Parce que tu penses que la confusion crée de l'intérêt. Tu penses que si on est perdus, c'est parce que tu es trop profond pour nous.

Spoiler : si on est perdus, c'est juste parce que tu es un GPS cassé qui essaie de nous guider dans un parking souterrain.

Ton « don d'ubiquité », c'est ton mécanisme de défense préféré. Quand tu sens que l'histoire sur ton altercation avec un vigile au Lidl (où tu as perdu, rappelons-le) commence à perdre en superbe, paf ! Tu tentes un raccord image avec une soirée légendaire à Ibiza où tu aurais soi-disant sauvé la vie d'un DJ célèbre. Et comme tu n'arrives pas à lier les deux logiquement, tu nous sors le fameux : « Et c'est là que je me suis rendu compte que tout était lié ».

Rien n'est lié, Kevin. Absolument rien. Il n'y a aucun fil rouge, à part ton besoin pathologique d'être le centre de gravité d'un univers qui ne tourne même pas autour de son propre axe.

Le plus fascinant, c'est ta gestion des détails. Dans la chronologie A (le présent), tu es un mec posé, réfléchi, limite stoïcien. Dans la chronologie B (le flash-back opportuniste), tu es un mélange entre James Bond et un philosophe présocratique. Et dans la chronologie C (le futur hypothétique que tu nous imposes), tu es déjà une légende. Le souci, c'est que tu oublies que tu portes le même t-shirt avec une tache de

gras depuis le début de la soirée. L'unité de lieu et d'action en prend un sacré coup dans l'aile.

Tu nous fais le coup du « montage alterné » pour masquer le vide abyssal de ton existence. C'est la technique de la pieuvre : tu balances de l'encre narrative pour qu'on ne voie pas que tu es en train de fuir la réalité. Tu espères que la vitesse de tes sauts temporels va compenser la pauvreté de ton scénario. Mais on n'est pas dans un film de Tarantino. On est dans un PMU qui sent l'eau de Javel et le désespoir.

Quand tu dis : « Attendez, parce qu'au moment où je dis ça au flic, je repense soudainement à ce que ma grand-mère m'avait dit en 1998 », tu ne crées pas une résonance émotionnelle. Tu crées une migraine. On voit bien que tu tentes de donner une dimension mystique à une banale amende pour tapage nocturne. Tu essaies de transformer ton manque de civisme en une quête métaphysique sur le destin et la transmission intergénérationnelle. C'est audacieux. C'est aussi complètement débile.

Et ce qui nous achève, c'est ton air inspiré. Ce petit regard perdu dans le lointain, comme si tu voyais défiler les lignes de code de la Matrix. Tu crois vraiment que tes trois chronologies vont finir par converger dans un final explosif qui nous laissera tous bouche bée ? Tu attends le moment où les trois fils se rejoignent pour révéler une vérité universelle ?

Hélas, le seul truc qui converge à la fin de tes histoires, c'est notre envie collective de commander une autre tournée pour oublier que tu possèdes des cordes vocales. La seule « grande révélation » qui nous attend, c'est que tu as encore une fois confondu « avoir une vie intéressante » et « avoir lu le résumé de trois films différents sur Wikipédia ».

Tu devrais essayer la linéarité. C'est un concept sympa. Ça consiste à commencer par le début, à passer par le milieu et à arriver à la fin. Sans faire de détour par 2004 ou par tes rêves érotiques impliquant des dauphins et du cuir. Je sais, c'est dur. C'est

moins « auteur », c'est moins « Sundance ». Mais au moins, ça nous éviterait de devoir dessiner des frises chronologiques sur les serviettes en papier pour essayer de comprendre pourquoi tu nous parles de ton premier vélo alors qu'on discutait de la hausse du prix du gaz.

Ton montage parallèle, c'est le degré zéro du storytelling. C'est le cache-misère de ceux qui n'ont rien à dire mais qui veulent le dire avec beaucoup d'emphase. Tu es le seul réalisateur au monde capable de faire un faux raccord entre deux phrases qui se suivent. Tu nous dis que tu étais seul, puis la phrase d'après, tu demandais l'avis d'un ami qui, entre-temps, est apparu par génération spontanée dans ton récit grâce à une ellipse que même Godard aurait trouvée prétentieuse.

Alors, par pitié, range tes flashbacks. Range tes flashforwards. Range tes réalités alternatives où tu es une version alpha de toi-même. Redescends dans la chronologie commune. Celle où il est 23h15, où tu es un peu trop bourré, et où personne ne croit que tu as un jour failli être recruté par le Mossad alors que tu n'arrives même pas à retrouver tes clés de bagnole quand elles sont dans ta main.

C'est ça, ton vrai don d'ubiquité : être physiquement présent avec nous, tout en étant mentalement bloqué dans une fiction de série B où tu joues tous les rôles, y compris celui du public qui applaudit. Le problème, c'est que nous, on n'est pas payés pour faire les figurants dans ton nanar temporel.

Allez, essaie encore. Raconte-nous ta journée. Mais attention : une seule timeline. Pas de sauts dans le temps. Pas de « pendant ce temps-là à Vera Cruz ». Juste les faits. Si tu y arrives, on t'offre un Oscar en carton. Si tu échoues, on te condamne à regarder tes propres stories Instagram en boucle jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et vu la gueule de ton montage, ça risque d'être plus douloureux que n'importe quelle séance de torture médiévale.

Tais-toi. Respire. Et par pitié, vérifie l'heure. Ça t'aidera peut-être à te rappeler en

quelle année on vit, espèce de voyageur temporel de supérette.

Chapitre 7

Les Dialogues : Pourquoi tu parles comme un mauvais doublage ?

Écoutez-le. Non, sérieusement, tendez l'oreille. Ce n'est pas une voix humaine que vous entendez, c'est un générateur de texte aléatoire paramétré sur « Stagiaire chez Goldman Sachs sous cocaïne ».

On en était là, assis en terrasse devant un café à trois euros que tu vas probablement mettre sur une note de frais imaginaire, et tu as osé sortir cette phrase : « Je suis actuellement dans une phase de recalibrage de mes assets personnels pour optimiser ma scalabilité sur le marché du travail. »

Pause. Rembobinage.

Dans le monde réel, celui où la gravité existe et où on doit payer son loyer, cette phrase se traduit par : « Je suis au chômage, je porte le même slip depuis mardi et mon seul projet d'avenir est de finir la saison 4 de cette série polonaise sur Netflix. » Mais non, pour toi, c'est trop vulgaire. Trop proche de la vérité. Alors tu utilises le doublage. Tu te transformes en une version ratée d'un analyste financier de Wall Street doublé par un acteur de série B qui n'a pas compris le script.

C'est fascinant, cette capacité que tu as à transformer un vide intersidéral en un rapport annuel de la Banque Centrale Européenne. Quand tu parles de tes journées, on a l'impression de lire un prospectus pour une cryptomonnaie qui va s'effondrer dans trois semaines. Tu ne cherches pas de boulot, tu « screenes les opportunités disruptives ». Tu n'as pas été refusé à cet entretien, tu as « identifié un manque d'alignement stratégique entre ta vision holistique et leur culture d'entreprise ».

Même ton petit-déjeuner devient une opération de fusion-acquisition. Tu ne manges pas des Frosties devant des vidéos de chats, tu « onboardest des nutriments à haute valeur ajoutée pour maximiser ton efficacité cognitive durant le premier segment du cycle diurne ». Mec, ce sont des céréales. Elles sont en sucre. Et tu en as sur ton t-shirt.

Le problème de ton doublage, c'est qu'il est mal synchronisé. Tes lèvres bougent, des mots comme « effet de levier », « paradigme » et « synergie » en sortent, mais tes yeux hurlent « j'espère que personne ne va me demander de payer l'addition ». C'est le syndrome de la voix off qui ne colle pas à l'image. On voit un gars en hoodie un peu taché, mais on entend le PDG de BlackRock. C'est psychologiquement éprouvant pour ton entourage. C'est comme regarder un film d'auteur coréen avec le son d'un porno allemand des années 80. Ça ne matche pas.

Et puis, il y a cette utilisation obsessionnelle du jargon financier pour masquer la misère technique de ton existence. L'autre jour, tu m'as dit que tu devais « auditer tes passifs pour dégager des marges de manœuvre budgétaires ». Traduction : tu as dû vendre ta PlayStation à un gamin de 12 ans sur Leboncoin pour pouvoir te payer un pass Navigo. Pourquoi ne pas juste dire ça ? C'est honnête. C'est humain. Mais non, l'honnêteté, c'est pour les gens qui n'ont pas de vocabulaire LinkedIn.

Tu es devenu ton propre département de communication. Tu es le service de presse d'une entreprise qui ne produit rien, qui n'a pas de bureau, et dont le seul employé est actuellement en train de googler « peut-on vivre uniquement de pâtes au beurre pendant six mois ? ».

Ce qui est génial avec ton jargon, c'est qu'il est totalement imperméable à la réalité. C'est une armure en lexique corporate. Si je te dis : « Mais tu n'as pas touché un salaire depuis le passage à l'euro, non ? », tu me réponds avec un aplomb terrifiant : « C'est une stratégie délibérée de burn-rate négatif pour préserver mon equity

intellectuelle avant le prochain pivot. »

À ce niveau-là, ce n'est plus de la communication, c'est de l'art contemporain. C'est de la poésie brutale. C'est le vide qui s'habille en costume trois-pièces pour essayer de rentrer en boîte de nuit.

Mais parlons de la cerise sur le gâteau de ton doublage foireux : l'anglicisme de survie. Tu sais, ces mots anglais que tu injectes dans tes phrases pour te donner l'air d'avoir un jet privé alors que tu prends le bus de nuit.

« Je suis en plein brainstorming sur mon personal branding. »

Non. Tu te regardes dans le miroir en te demandant si tu dois raser cette barbe de trois semaines qui te donne l'air d'un naufragé ou si tu peux la faire passer pour un look « startup nation ».

« Je vais faire un feedback sur mon dernier call. »

Non plus. Tu as rappelé ta mère pour lui demander si elle pouvait t'envoyer vingt balles, et elle t'a dit d'aller te faire voir.

C'est ça, ton drame. Ton langage est devenu un mur de protection contre la banalité de ton échec. Tant que tu parles comme un mauvais doublage de **Le Loup de Wall Street**, tu n'as pas à affronter le fait que ta vie ressemble plus à un épisode de **Strip-Tease** qu'à un Ted Talk.

Et le pire, c'est que tu y crois. Tu finis tes phrases avec un petit hochement de tête satisfait, comme si tu venais de closer un deal à sept chiffres, alors que la seule chose que tu as close, c'est la fenêtre de ton navigateur parce que ton compte est à découvert de 400 balles. Tu es le seul mec au monde capable de parler de sa « roadmap » pour aller acheter du papier toilette.

On a envie de te secouer par les épaules et de te crier : « Parle français, bordel ! Utilise des mots qui existent dans le dictionnaire des gens qui ont des amis ! » Mais on ne le fait pas. Parce qu'on est fascinés. On regarde ton spectacle comme on

regarde une voiture faire des tonneaux sur l'autoroute : c'est terrifiant, mais le ralenti est magnifique.

Tu as réussi l'exploit de devenir une caricature de toi-même avant même d'être devenu quelqu'un. Tu es le prototype de l'homme-powerpoint. Si on t'ouvrait le crâne, on ne trouverait pas un cerveau, on trouverait une présentation PDF avec des graphiques qui montent vers la droite, sans aucune légende sur les axes.

Alors, pour la suite, on fait quoi ? On continue le doublage ? On attend que tu nous expliques que ton expulsion prochaine pour loyers impayés est en fait une « relocalisation stratégique vers un habitat nomade à empreinte carbone réduite » ? Ou alors, est-ce qu'on peut, juste une minute, redevenir des êtres humains ?

Essaie. Juste pour voir. Dis une phrase simple. Sans « process », sans « milestone », sans « KPI ». Dis juste : « Je galère un peu en ce moment. »

...

Rien ? Toujours pas ? Tu préfères dire que tu « optimizes ton temps libre pour une réinvention structurelle de ton écosystème de compétences » ?

D'accord. Très bien. On va faire comme ça. Mais ne t'étonne pas si, la prochaine fois qu'on se voit, je te réponds avec des sous-titres. Parce qu'à force de parler comme un mauvais doublage, tu finiras par être le seul spectateur de ton propre film. Un film où le héros meurt de faim dans un magnifique appartement en 3D, parce qu'il a oublié que dans le monde réel, on ne mange pas des concepts disruptifs.

Allez, va donc « updaten ton mindset ». Et n'oublie pas de vérifier si ton « passif financier » te permet de payer ce café, ou si tu vas devoir opérer un « désengagement immédiat » par la porte de derrière pendant que je regarde ailleurs.

Espèce de trader du vide. Ton plus beau placement, c'est ton silence. Dommage que tu n'aies pas encore trouvé comment le monétiser.

Chapitre 8

Les Figurants Fatigués : Nous, ton public

Regarde-nous bien. Non, pas avec ce regard vague que tu poses sur l'horizon quand tu t'imagines dans le générique de fin d'un biopic oscarisé. Regarde-nous vraiment. On est là, juste en face de toi, de l'autre côté de cette table de bistrot qui colle un peu, et on est en train de mourir. Pas une mort héroïque, pas un sacrifice lyrique sous une pluie de violons. Non, on meurt d'une embolie de l'ennui, une asphyxie lente provoquée par le gaz carbonique de tes monologues en 4K.

On est tes figurants. Tes « seconds rôles ». Sauf que dans ton scénario, le second rôle n'a pas d'arc narratif, pas de répliques cultes, et même pas de nom sur l'affiche. On est juste là pour assurer la « présence humaine » nécessaire afin que tu ne passes pas pour un fou qui parle tout seul dans un lieu public. On est le décor organique de ton épopée imaginaire. Et en ce moment même, mon hochement de tête est purement mécanique. C'est un réflexe spinal, comme celui d'une poule à laquelle on vient de couper le cou mais qui continue de courir sur trois mètres. Mon cerveau a quitté l'immeuble il y a quarante minutes, au moment précis où tu as commencé ta phrase par : « Pour tout te dire, j'ai une vision assez disruptive de ma propre résilience. »

À cet instant précis, mes vertèbres cervicales ont activé le mode « Service Minimum ». C'est le hochement de tête syndical. Trois degrés d'inclinaison vers le bas, une remontée fluide, une pause de deux secondes, et un petit « Mmmh » expiré par le nez pour simuler une réflexion profonde. Tu penses que je valide ton génie ? Non. Je suis en train de réciter mentalement la liste des ingrédients d'un cassoulet en boîte pour vérifier si j'ai de quoi survivre à ce soir sans passer par l'épicerie de nuit.

Tu sais ce que c'est, la fatigue du figurant ? C'est cette douleur sourde derrière les

globes oculaires à force de devoir maintenir un contact visuel « bienveillant » alors que tout ce qu'on veut, c'est plonger notre visage dans une bassine de glace pilée. On t'écoute parler de ton « personal branding », de tes « blocages énergétiques liés à ton enfance dans le 92 » ou de ta dernière épiphanie sur le « minimalisme existentiel » (que tu nous expliques alors que tu viens de t'acheter une montre qui coûte le PIB du Laos). Et pendant ce temps, on calcule. On calcule le temps qui nous sépare de la fin de la scène. On guette le serveur comme les naufragés d'un radeau de la Méduse guettent une voile à l'horizon.

Parce que voilà la vérité crue, l'envers du décor de ta superproduction : on ne reste pas pour toi. On ne reste pas pour voir comment ton « projet d'incubation de start-up solidaire » va révolutionner le monde. On reste pour les frites.

C'est le seul salaire du figurant. Le gras et le sel. On endure tes circonvolutions sémantiques, ton jargon de consultant sous acide et tes pauses dramatiques de trois secondes (que tu trouves charismatiques, mais qui nous permettent juste de vérifier si on n'a pas reçu un SMS plus intéressant, genre une alerte Info Trafic) uniquement parce qu'on a passé un contrat tacite avec le destin : « Je supporte son épisode de merde, et en échange, j'ai le droit de commander une grande portion de frites sans qu'il me juge. »

Mais le problème, c'est que tu ne nous laisses même pas commander. Tu es lancé dans ton climax. Tu es dans la zone. Tu es en train de nous expliquer que, finalement, l'échec n'est qu'une « itération de ton succès futur ». C'est beau. C'est tellement beau qu'on a envie de s'ouvrir les veines avec le couteau à beurre. On te regarde bouger les mains, on voit tes lèvres s'agiter, et on se demande si tu te rends compte que ton public est en train de se décomposer sur place. On est comme des spectateurs de théâtre expérimental polonais : on n'ose pas partir parce que ce serait malpoli, mais on espère secrètement qu'un incendie va se déclarer pour qu'on puisse évacuer dans la dignité.

Est-ce que tu as remarqué que Julie a arrêté de cligner des yeux depuis dix minutes ? C'est un signe clinique d'hypnose traumatique. Est-ce que tu as vu que Marc a commencé à faire des origamis avec ses tickets de carte bleue, et qu'il en est à sa douzième grue du Japon ? Ce n'est pas de l'admiration pour tes concepts métaphysiques, c'est un appel au secours. On est en otage dans ton film d'auteur fauché.

Et le pire, c'est ta condescendance de « Main Character ». Tu nous lances parfois un : « Et toi, sinon, la forme ? » d'un ton si distrait qu'on comprend tout de suite que c'est juste une virgule dans ton monologue. Tu n'attends pas de réponse. Si je te répondais : « Écoute, j'ai été diagnostiqué avec une maladie rare qui me transforme lentement en gobelet en plastique », tu me répondrais probablement : « Ah ouais, je vois le concept, c'est une métaphore de la plasticité cérébrale, c'est hyper intéressant, d'ailleurs moi aussi en ce moment je travaille sur ma souplesse cognitive... »

On est fatigués. On est les ouvriers de ton ego. On est la main-d'œuvre non qualifiée qui doit hocher la tête pour que ton sentiment d'importance reste stable. Si on arrêtait, si d'un coup on se figeait, si on te regardait avec l'expression d'un bovin devant un train, ton monde s'écroulerait. Tu te retrouverais seul face à la réalité : une bière tiède et une existence qui n'intéresse personne, pas même le scénariste qui a pondu cette bouse.

On attend les frites. C'est notre Graal. Le moment où le serveur va enfin poser ce petit panier en osier rempli de bâtonnets de pommes de terre frits dans l'huile de palme. C'est la seule chose réelle dans cette conversation. Les frites ne font pas de « networking ». Les frites ne cherchent pas à « optimiser leur flux de travail ». Elles sont là. Elles sont chaudes. Elles sont honnêtes.

Quand elles arrivent, on se jette dessus avec une sauvagerie de bêtes traquées. C'est notre seule défense. On se remplit la bouche pour ne plus avoir à répondre à tes questions rhétoriques. « Qu'est-ce que tu en penses ? », nous demandes-tu alors que

tu viens de passer vingt minutes à nous expliquer pourquoi tu vas quitter ton job pour devenir « coach en alignement vibratoire ».

— « Mphhh mmphhh mmm », on te répond, la bouche pleine de féculents et de sel. Et tu le prends pour un acquiescement. Tu penses qu'on est d'accord. Tu penses que ton public est conquis.

Mais sache une chose, héros de pacotille : dans les coulisses, on prépare la mutinerie. Un de ces jours, on ne va pas seulement commander des frites. On va commander l'addition, on va te laisser avec ton « mindset de gagnant » et ton café à quatre euros, et on va s'en aller tourner un autre film. Un film sans scénario, sans KPI, sans vision disruptive. Un film où on a le droit de dire des trucs nuls, de faire des blagues pas drôles et, surtout, de ne pas hocher la tête quand quelqu'un nous parle de son « écosystème de compétences ».

En attendant, continue. Déroule ton texte. Fais tes grands gestes. On est là. On hoche. On sourit avec ce regard de poisson mort qui te rassure tant. Mais n'oublie jamais : on ne t'écoute pas. On attend juste que tu fasses une pause pour respirer, afin qu'on puisse enfin attraper le dernier petit bout de frite tout grillé au fond du panier. C'est le seul moment de vérité de notre amitié. Et honnêtement, entre toi et la frite, c'est elle qui a le plus de personnalité. Elle, au moins, elle est croquante. Toi, tu n'es que du mou, emballé dans des mots compliqués.

Allez, reprends. Tu en étais où ? À la fois où tu as réalisé que ton chat était un guide spirituel ? Fascinant. Vraiment.

(Hochement de tête. Pause de deux secondes. « Mmmh ».)

Garçon ! Une autre portion de frites, s'il vous plaît. C'est pour une urgence vitale. Le figurant est en train de faire un malaise.

Chapitre 9

L'Accessoiriste Low-Cost : La fausse Rolex et le vrai toc

Regardez-le bien. Là, juste à côté de vous. Celui qui ajuste nerveusement sa manchette pour s'assurer que le reflet du plafonnier vienne frapper pile-poil sur le cadran de sa montre. Il n'attend pas l'heure, il attend votre validation. Il ne consulte pas le temps, il consulte votre degré de crédulité. Bienvenue dans l'ère de l'Accessoiriste Low-Cost, ce génie de la mise en scène qui a décidé que, puisque sa vie était un scénario de série Z, autant que les accessoires soient achetés sur un site qui propose aussi des épluche-légumes en forme de dinosaures et des housses de couette à l'effigie de Jean-Luc Mélenchon.

Le sujet du jour, c'est cette magnifique « Rolex » Submariner. Une pièce rare. Si rare qu'elle n'existe dans aucun catalogue officiel de la marque à la couronne, mais qu'on la trouve en quantité industrielle dans les arrière-boutiques de Vintimille ou sur des stands de marché entre un lot de trois paires de chaussettes « Adadas » et une pile de poêles qui n'adhèrent qu'à la nourriture.

Le problème de la fausse Rolex, ce n'est pas qu'elle donne l'heure de travers — de toute façon, celui qui la porte n'a aucun rendez-vous important, à part peut-être avec son conseiller Pôle Emploi pour lui expliquer qu'il est « consultant en synergie holistique ». Non, le problème, c'est la chimie. C'est cette trahison moléculaire qui s'opère dès que la température monte. Car le mensonge, mes amis, ça fait transpirer. Et la sueur, c'est l'acide nitrique du pauvre.

Regardez le poignet de notre ami. Vous voyez ce halo verdâtre qui commence à déborder de sous le bracelet ? C'est ce qu'on appelle la « Gangrène du Mythomane ». C'est le moment magique où l'alliage douteux de la montre — un mélange savant de

plomb, de canettes de soda recyclées et de larmes d'enfants exploités — entre en réaction avec l'épiderme de celui qui essaie de vous vendre un projet de NFT basé sur des photos de ses propres pieds. C'est le métal qui rend les armes. Le placage « or 18 carats » qui, en réalité, n'est qu'une fine couche de peinture acrylique appliquée au pistolet dans une cave humide, commence à s'écailler pour révéler la vérité nue : du gris triste. Du zamac de bas étage. Le genre de métal qui, si vous le léchez, vous donne instantanément le tétanos et la capacité de capter la radio albanaise.

L'Accessoiriste Low-Cost est un personnage fascinant. Il croit sincèrement que l'illusion tient. Il pense que si le poids de la montre est à peu près celui d'un petit dictionnaire, personne ne remarquera que l'aiguille des secondes ne glisse pas avec la fluidité d'un cygne sur un lac suisse, mais qu'elle saute de manière spasmodique, comme un lapin sous amphétamines. *Tictac. Tictac.* Chaque seconde est un aveu de faiblesse. On dirait que la montre elle-même est en train de faire un malaise vagal. Elle agonise à votre poignet, et tout ce que vous trouvez à faire, c'est de commander un deuxième spritz en faisant de grands gestes pour que tout le monde voie bien votre trophée de pacotille.

C'est là toute l'ironie du personnage. Il veut incarner le luxe, mais il n'incarne que la logistique de la contrefaçon. Il est le produit d'un monde où l'on préfère paraître que subir. Sauf que paraître avec une fausse Rolex, c'est comme essayer de traverser l'Atlantique sur une bouée licorne : ça a l'air rigolo sur la photo Instagram, mais à la première vague de réalité, tu coules et tu as l'air d'un con.

Et parlons de l'odeur. Ah, cette odeur de métal oxydé ! C'est le parfum de l'échec. Quand vous vous approchez de l'Accessoiriste Low-Cost, il y a ce fumet métallique qui se dégage de son articulation. Ça sent la pièce de un centime qu'on a gardée trop longtemps dans la main. Ça sent le vieux caddie de supermarché. C'est le sillage olfactif d'un homme qui a misé tout son charisme sur un objet qui perd sa couleur dès qu'il essaie de séduire quelqu'un.

Imaginez la scène de séduction. Il est là, il pose sa main sur la table, la « Rolex » brille sous les néons du bar (parce qu'il ne va que dans des bars avec des néons, c'est la règle). Il parle de ses « investissements immobiliers à Dubaï » — qui consistent probablement en une location Airbnb partagée avec huit autres « entrepreneurs » de sa trempe. Il devient intense. Il se rapproche. Il gesticule. Et là, le drame. Une goutte de sueur coule le long de son avant-bras. Le processus de décomposition commence. En direct.

À la fin de la soirée, sa manche de chemise blanche est maculée de traces grises, comme s'il avait passé l'après-midi à récuser des pots d'échappement. Son poignet est d'un vert émeraude que même une pierre précieuse n'oserait pas arborer. Il a littéralement la main qui change de couleur parce que son ambition est en train de rouiller. C'est du Cronenberg pour les nuls. C'est la mutation biologique du menteur.

« Oh, c'est un modèle vintage », vous dira-t-il si vous avez l'audace de pointer du doigt la tâche de vert-de-gris. « C'est la patine. Elle a vécu. »

Bien sûr qu'elle a vécu. Elle a vécu dans un conteneur pendant trois mois, puis dans le sac de sport d'un mec qui s'appelle Kevin et qui fait du « drop-shipping » depuis son salon. Elle a vécu l'enfer des soudures à l'étain et du verre minéral qui se raye rien qu'en le regardant avec un peu trop d'insistance.

Le plus triste, dans cette fiction mal écrite qu'est ta vie, mon cher figurant, c'est que tu es convaincu que l'accessoire fait le personnage. Tu penses que si tu portes le costume d'un homme qui réussit, le succès va finir par se dire : « Tiens, voilà quelqu'un de mon standing, je vais m'installer chez lui. » Mais le succès n'aime pas le toc. Le succès a l'œil. Il voit les vis qui ne sont pas droites sur le cadran. Il entend le bruit de plastique que fait le fermoir quand tu l'ouvres. Il sait que ton « chronographe » ne fonctionne pas et que les petits cadrans à l'intérieur sont juste dessinés avec la précision d'un enfant de maternelle manchot.

Tu es un Accessoiriste Low-Cost parce que tu as peur du vide. Tu as peur que si l'on

retire cette couche de métal bon marché, il ne reste que toi : un type normal avec un compte en banque dans le rouge et une chemise en polyester qui gratte. Alors tu compenses. Tu achètes du faux cuir qui pue le pétrole, des fausses lunettes de créateur qui te donnent l’air d’une mouche avec une conjonctivite, et cette montre, ce monument à la gloire du paraître.

Mais regarde bien ta main, maintenant. Ce vert qui gagne du terrain. C’est ta peau qui rejette ton mensonge. Ton corps est en train de faire une allergie à ta propre mise en scène. C’est une réaction immunitaire contre la connerie. Ton organisme essaie de te dire : « Arrête. Enlève ce truc. On ne trompe personne. La serveuse sait que c’est une fausse, elle l’a vue la même sur Wish pour 4,99 euros. Même le chien du voisin a arrêté d’aboyer parce qu’il a pitié de ton poignet. »

C'est ça, le climax de ton épisode : tu finis la soirée seul, à frotter ton bras avec du liquide vaisselle pour essayer de faire disparaître la marque de ton imposture. Mais ça ne part pas. La marque est là. C’est ton stigmaté. Le sceau du « faux riche ».

Allez, ne fais pas cette tête. Ce n'est qu'un accessoire, après tout. Comme ton discours sur ton « mindset de guerrier » ou tes citations de Steve Jobs postées sur LinkedIn. Tout ça, c’est du placage. Ça brille un peu au début, quand on ne regarde pas de trop près, quand la lumière est tamisée et que les gens ont trop bu. Mais dès que la réalité s’approche un peu, dès qu’une vraie conversation s’engage, ou dès que tu transpires un peu trop parce que tu as peur d’être démasqué... l’or s’en va. La peau verdit. Et il ne reste plus que l’alliage de base : le vide, emballé dans du toc.

Dis-moi, tu l'as payée combien, ta dignité ? J'espère qu'elle était en promotion, au moins. Parce que là, honnêtement, elle commence à s'écailler sur les bords. Garçon ! Un autre verre ! Et apportez-lui une éponge, je crois que son succès est en train de déteindre sur la nappe.

Chapitre 10

Le Cliffhanger Permanent : 'Je vous raconterai plus tard'

Admire-le, ce petit chef-d'œuvre de l'esquive. Ce moment suspendu où, acculé par une question un peu trop précise — du genre « Mais au fait, ton entreprise, elle produit quoi concrètement ? » ou « Pourquoi ton loyer est payé par ta grand-mère ? » —, tu dégaînes ton arme absolue. Ton sabre laser de la mauvaise foi. Ton bouclier en vibranium de l'imposture.

Tu marques un silence. Tu ajustes tes lunettes (même si tu n'en as pas, tu ajustes le vide devant tes yeux). Tu laisses planer une ombre de mystère, un soupçon de tragédie grecque ou de secret d'État, et tu lâches, d'un ton sibyllin : « C'est... compliqué. Je vous raconterai ça plus tard. »

Plus tard.

Ce pays merveilleux où les licornes galopent, où les dettes s'effacent par magie et où ton business plan finit enfin par avoir un sens. « Plus tard », c'est la décharge publique de ta crédibilité, l'endroit où tu entasses tous les cadavres de tes mensonges en espérant que l'odeur de décomposition ne remontera pas avant la fin du cocktail.

Mesdames et Messieurs, bienvenue dans l'art du Cliffhanger Permanent. C'est la stratégie préférée des scénaristes de séries qui n'ont plus de budget et des types qui portent des montres de luxe en plastique. C'est ta spécialité. Tu n'es pas un menteur, non, tu es un « raconteur d'histoires en cours de téléchargement ». Tu es le J.J. Abrams du néant : tu poses des boîtes mystérieuses partout, mais quand on les ouvre, il n'y a même pas un mot d'excuse, juste un ticket de métro périmé et de la poussière.

Regardez-le, là, au milieu du buffet. Quelqu'un vient de lui demander pourquoi son site web renvoie vers une erreur 404 depuis six mois. Observez la réaction. C'est fascinant. C'est du National Geographic. Son œil gauche palpite légèrement — c'est le signal de détresse de l'imposteur — mais son visage reste de marbre. Il prend une inspiration profonde, celle du guerrier qui a vu des choses que nous, pauvres mortels, ne pourrions comprendre, et il murmure : « On est en train de pivoter. Je ne peux pas en dire plus pour des raisons de NDA (accord de confidentialité), mais... je vous raconterai plus tard. On prépare un truc... massif. »

« Massif ». Notez l'adjectif. Ça ne veut rien dire, mais ça pèse lourd dans l'air, comme l'haleine d'un type qui vient de manger un kebab à l'oignon.

Dans ton monde, le « plus tard » est une monnaie d'échange. Tu achètes du temps avec du vent. Tu es un courtier en futur imaginaire. À chaque fois qu'une conversation devient dangereuse, c'est-à-dire dès qu'elle quitte le domaine des citations inspirantes de LinkedIn pour entrer dans celui des chiffres réels, tu poses un cliffhanger.

« Pourquoi tu n'as pas remboursé les 200 balles que tu me dois ? »
— « Écoute, le virement est bloqué par la conformité bancaire internationale, c'est une histoire de dingue avec un fonds souverain, je te raconterai ça plus tard. »

« Pourquoi ta copine dit qu'elle ne t'a jamais vu travailler ? »
— « Elle ne comprend pas la phase d'incubation. On est dans le "stealth mode". Je vous raconterai plus tard. »

Le problème, mon brave, c'est que la vie n'est pas une série Netflix avec sept saisons garanties. Au bout d'un moment, le spectateur commence à s'impatienter. On veut voir le monstre. On veut savoir ce qu'il y a dans la trappe. Et plus tu repousses l'échéance, plus la chute sera douloureuse. Parce qu'à force de dire « Je vous raconterai plus tard », tu finis par devenir un générique de fin qui tourne en boucle

dans une salle vide.

Analysons scientifiquement ce phénomène de « La Promesse du Néant ». Pourquoi ça marche encore ? Pourquoi les gens n'éclatent-ils pas de rire quand tu leur sors ton dixième « c'est confidentiel » de la soirée ?

C'est le biais de la complaisance. Les gens sont polis. Ou alors, ils sont tellement terrifiés par leur propre vide intérieur qu'ils préfèrent croire au tien. Ils se disent : « Peut-être qu'il est vraiment sur un coup de génie. Peut-être qu'il connaît vraiment Elon Musk. » Ils ne veulent pas être ceux qui cassent le jouet. Mais toi, tu confonds leur politesse avec de la validation. Tu penses que ton mensonge a "matché" avec la réalité. Alors tu en rajoutes une couche. Tu deviens le roi du teasing. Tu es une bande-annonce de deux heures pour un film qui n'a même pas été écrit.

Tu sais ce qui se passe quand on attend trop longtemps la suite d'une histoire ? On s'en fout. Le suspense se transforme en ennui, et l'ennui se transforme en mépris. Tes amis — ou plutôt les figurants qui te servent d'entourage — commencent à échanger des regards derrière ton dos. Ils ont compris le script. Ils savent que ton « plus tard », c'est le cimetière de tes ambitions. C'est l'endroit où tu enterres ta dignité, juste à côté de ton projet d'application pour chiens connectés et de ton investissement dans cette cryptomonnaie basée sur le cours du jus de goyave.

Tiens, regarde-toi dans le miroir des toilettes. Ton « stigmaté de faux riche », dont on parlait tout à l'heure, il brille sous les néons. La peau verte, l'or qui s'écaille... Et que fais-tu ? Tu te regardes et tu te dis : « Je réglerai ce problème de peau plus tard. » C'est pathologique. Tu es en train de devenir un fantôme narratif. Une ombre qui promet la lumière.

Et le pire, c'est que tu finis par te mentir à toi-même. Tu te racontes que le succès est là, juste derrière le rideau, et que tu attends simplement le bon moment pour le dévoiler. Mais il n'y a pas de rideau. Il n'y a que le mur du fond, et tu es en train de

foncer dedans à 120 km/h en criant : « Je vous raconterai l'impact plus tard ! »

Tiens, imagine la scène. C'est ton enterrement. Tout le monde est là, les gens que tu as arnaqués, ceux que tu as évités, et ceux qui attendent toujours que tu leur « racontes ». Le prêtre s'approche du cercueil, il ouvre la bouche pour prononcer l'éloge funèbre, il hésite, il regarde l'assemblée avec un petit sourire mystérieux et il dit : « Bon, pour ce qui est du sens de sa vie et de ses réalisations concrètes... c'est un peu spécial. Je vous raconterai plus tard. » Et il ferme la boîte. Rideau. Clap de fin sur une existence en pointillés.

Tu trouves ça triste ? Moi, je trouve ça d'une ironie délicieuse. C'est la seule fin cohérente pour ton personnage. Une ellipse finale. Un écran noir. Le "To Be Continued" le plus pathétique de l'histoire de la littérature de gare.

Mais attends, je te vois venir. Tu as envie de répliquer, n'est-ce pas ? Tu as une explication. Tu as un argument imparable qui va justifier tout ce cirque. Tu veux me prouver que j'ai tort, que tu as réellement un plan, que tout ceci n'est qu'une vaste stratégie de communication que je suis trop cynique pour comprendre. Tu ouvres la bouche, tu prends ton air inspiré, celui du mec qui a lu "The Art of War" en diagonale dans un aéroport...

Laisse tomber. Ne te fatigue pas. Je connais déjà la réplique.

Allez, dis-le avec moi, en chœur, pour que ça résonne bien dans le vide de ta superbe veste en synthétique :

« Je vous raconterai plus tard. »

En attendant, reprends donc un peu de ce champagne tiède. C'est du bas de gamme, mais l'étiquette est jolie. Si on ne regarde pas de trop près, si on plisse un peu les yeux et qu'on ignore l'arrière-goût de vinaigre, on pourrait presque croire que c'est de

la fête. C'est exactement comme ta vie : une promesse d'ivresse qui ne finit qu'en mal de crâne.

Mais bon, l'aspirine, c'est pour quand ?

Ah oui. Plus tard. Évidemment.

Chapitre 11

La Rom-Com Toxique : Tes conquêtes de catalogue

Parlons-en, de ton cœur. Ou plutôt, de cette espèce de salle d'attente VIP de terminal d'aéroport qui te sert de vie sentimentale. On a réglé le sort de ta carrière imaginaire et de ton champagne à trois euros, mais il reste le gros morceau. Le plat de résistance qui, dans n'importe quelle série Netflix un peu honnête, serait coupé au montage pour cause d'invraisemblance crasse : ton tableau de chasse.

Enfin, ton "tableau". C'est plutôt une page de garde de catalogue de La Redoute, édition "Europe de l'Est, 1998".

Mesdames et Messieurs, regardez-le. Admirez cet homme. Il ne sort pas avec des femmes, il collectionne des concepts. Et pas n'importe lesquels. Monsieur ne mange que du caviar, même s'il le déguste dans un bol en plastique avec une fourchette jetable. À t'écouter, ta vie amoureuse est une succession de défilés Victoria's Secret relocalisés dans des appartements de 22 mètres carrés qui sentent le tabac froid et le désespoir.

« Elle s'appelle Svetlana. Elle est mannequin. Enfin, elle fait de la photo éditoriale à Milan, mais là, elle est en pause. »

Bien sûr. Svetlana. Toujours Svetlana. Ou Olga. Ou Ekaterina. Des prénoms qui claquent comme un coup de fouet sur la banquise, portés par des créatures qui, si l'on en croit tes récits épiques, mesurent toutes 1m85 sans les talons et possèdent des pommettes assez tranchantes pour découper du saucisson de Lyon.

Mais il y a un hic. Un tout petit détail technique qui fait que ta rom-com ressemble

plus à un épisode de *Strip-Tease* qu'à un film de Fellini : ces femmes n'existent pas dans le monde réel. Et par "monde réel", je parle de l'unique endroit où l'on vérifie l'existence d'un être humain au XXIe siècle : Internet.

« Ah non, elle n'a pas Instagram. Elle déteste ça. C'est une âme très pure, très protégée. Elle vit dans l'instant, tu comprends ? »

Oh, je comprends, mon pote. Je comprends merveilleusement bien. On est censés gober qu'une femme dont le métier consiste littéralement à être regardée, dont le gagne-pain dépend de sa visibilité et dont l'agence exige probablement un quota de selfies par heure, a décidé de mener une vie d'ermite numérique digne d'un moine trappiste du Larzac. Elle fait des campagnes pour Dior (dans ta tête), mais elle n'a pas de compte Facebook parce qu'elle trouve que « ça pollue l'aura ». C'est ça ?

C'est fascinant, cette tendance que tu as à tomber uniquement sur des tops-modèles qui pratiquent la clandestinité numérique totale. On dirait que tu recrutes tes petites amies dans le programme de protection des témoins du FBI. À chaque fois que tu nous présentes une photo — toujours floue, toujours prise dans une pénombre suspecte où l'on distingue vaguement une mèche blonde et un verre de vodka-pomme — on dirait que tu essaies de nous prouver l'existence du Bigfoot ou du monstre du Loch Ness.

« Regardez, là, entre le poteau et le reflet du flash ! C'est Ivana ! Elle est magnifique, non ? »

Non, c'est un pixel, Didier. Un pixel de couleur chair qui pourrait tout aussi bien être un jambon ou un sac de sport.

Mais le génie de ta fiction, c'est l'explication. Car tu as toujours une raison. Une raison structurelle, presque géopolitique. Si Svetlana n'est pas là ce soir, ce n'est pas parce qu'elle est une invention générée par ton insécurité galopante, non. C'est parce

qu'elle est "en shooting à Dubaï". Ou alors, elle a eu "un problème de visa". C'est le grand classique, le visa. Le MacGuffin de ta vie amoureuse. Le visa, c'est ce qui permet de justifier que l'héroïne ne soit jamais dans le champ de la caméra. C'est pratique, c'est administratif, c'est inattaquable.

Ta vie est une Rom-Com toxique produite par une boîte de production fauchée qui n'a pas eu le budget pour embaucher l'actrice principale. Alors on fait des plans subjectifs. On entend sa voix (que tu imites d'ailleurs très mal avec un accent slave qui oscille entre le méchant de James Bond et un serveur de kebab fatigué). On voit ses mains passer dans le cadre. Mais elle n'apparaît jamais.

C'est le syndrome de la "petite amie au Canada", version 2.0. À dix ans, c'était mignon. À ton âge, avec ton début de calvitie et tes chaussures à bouts carrés, c'est un diagnostic psychiatrique à ciel ouvert.

Le plus drôle, c'est quand tu essaies d'intellectualiser le truc. Tu nous expliques que ces relations sont "intenses" précisément parce qu'elles échappent à la dictature de l'image. Tu nous vends ta solitude comme un luxe d'esthète. Tu ne sors pas avec des fantômes, non, tu vis des "amours éthérées". Tu es le seul mec au monde capable de se faire ghoster par des femmes qui n'ont jamais eu d'existence physique, et de présenter ça comme une tragédie shakespearienne.

Et nous, le public, on est là. On regarde le spectacle. On voit les ficelles, on voit les coutures de ton scénario qui craquent de partout. On sait très bien que tes "conquêtes de catalogue" sont des images piochées sur des banques de photos libres de droits ou, pire, des souvenirs trafiqués d'une soirée passée à scroller sur des sites de chat russes en payant avec des jetons virtuels.

Tu es le réalisateur d'un film porno soft sans sexe, une sorte de mélo slave où le héros finit toujours seul devant son écran, avec pour seule compagnie le bruit du ventilateur de son ordinateur qui surchauffe.

Mais tu persistes. Tu ouvres ton téléphone, tu nous montres une nouvelle photo. Une fille sublime, effectivement. Elle est sur un yacht. On dirait une pub pour du parfum. « Voilà, c'est Katia. On s'est rencontrés à une soirée privée à Monaco. Elle ne veut pas que je partage son profil, elle est très discrète, son père est dans le gaz. »

Le gaz. Évidemment. C'est toujours le gaz, ou le pétrole, ou les diamants de sang. Il faut que ce soit dangereux, que ce soit glamour, que ce soit "hors radar". Parce que si Katia était simplement serveuse à la cafétéria du coin et qu'elle s'appelait Mauricette, ton scénario s'effondrerait. Si Katia avait un compte Instagram avec 300 abonnés et des photos de son chat, elle deviendrait réelle. Et la réalité, c'est ton ennemi mortel.

La réalité, c'est que Katia n'est qu'un JPEG. Et toi, tu es un homme qui essaie de faire l'amour à un format de fichier.

Ta vie sentimentale est une vaste campagne de publicité pour un produit qui n'a jamais été manufacturé. Tu vends du rêve, mais le service après-vente est aux abonnés absents. Tu es le Fyre Festival de la séduction : beaucoup de mannequins sur l'affiche, mais à l'arrivée, il n'y a que des tentes de secours, des sandwichs au fromage industriel et de la boue.

Mais ne change rien, surtout. Continue de nous raconter ces histoires. Continue de nous décrire la texture de la peau de ces femmes que personne ne verra jamais. Continue de nous expliquer pourquoi elles n'ont pas de portable, pas d'adresse, pas d'amis communs et pas d'existence légale.

C'est rafraîchissant, au fond. Dans un monde où tout est traçable, où la moindre de tes pensées est stockée sur un serveur en Californie, toi, tu as réussi l'exploit de peupler ton existence de spectres haut de gamme. Tu es le gardien d'un musée de cire invisible.

Tiens, reprends un peu de champagne. Celui-là aussi, il est un peu comme tes conquêtes. Il se prétend "Grand Cru", il a une étiquette qui brille, mais quand on le goûte, on réalise qu'il a été assemblé dans une cave humide de banlieue par un mec qui n'a jamais vu une vigne de sa vie.

C'est ça, ta "Rom-Com Toxique". Un générique de fin qui défile sur un écran noir, alors que le film n'a même pas commencé. Tu attends la scène de baiser sous la pluie avec ta Russe évanescence, mais la seule chose qui tombe, c'est le silence gêné de tes potes quand tu sors ton téléphone.

Allez, remets-nous un coup de "Je vous raconterai plus tard". Ça nous fera des vacances. Parce qu'entre nous, on sait très bien que le "plus tard", c'est juste le nom que tu donnes au néant pour ne pas avoir à regarder ton reflet dans la vitre de ton four micro-ondes.

Svetlana te passe le bonjour, au fait ? Ah non, c'est vrai. Elle capte mal dans son bunker anti-atomique de luxe en Sibérie. Quelle coïncidence. Vraiment. Quelle écriture magistrale. Oscar du meilleur scénario original, catégorie "Délires de persécution érotique". Bravo l'artiste.

Chapitre 12

Le Plot Armor : Pourquoi tu ne meurs jamais ?

Posez ce smoothie à la spiruline et regardez-vous dans une glace. Enfin, évitez celle de votre salle de bain, elle est pleine de traces de dentifrice que vous avez la flemme d'essuyer depuis le passage imaginaire de Svetlana en 2019. Regardez plutôt la réalité en face : statistiquement, vous devriez être mort quatorze fois. Et je ne parle pas d'une mort douce, entouré de vos proches qui font semblant de pleurer pour toucher l'héritage d'un livret A vide. Non, je parle de morts spectaculaires, hollywoodiennes, du genre qui nécessite une équipe de nettoyage spécialisée et un prêtre très peu scrupuleux.

Pourtant, vous êtes là. Frais comme un gardon dans une mare polluée. Pourquoi ? Parce que vous bénéficiez de ce que les scénaristes de séries B appellent le « Plot Armor », ou l'armure scénaristique. C'est ce bouclier invisible qui protège les héros médiocres pour s'assurer que l'histoire puisse continuer jusqu'à son inévitable et décevant dénouement. Dans votre cas, c'est moins un bouclier qu'une combinaison intégrale en Kevlar doublée de mauvaise foi.

Souvenons-nous de cet épisode mémorable sur l'autoroute A7. Trois heures du matin, une pluie battante, et vous au volant de votre citadine d'occasion qui hurle à l'agonie. Vous avez tenté de prendre un virage à 200 km/h parce que, selon vos propres termes, vous étiez « dans un état de flow créatif » après avoir écouté un podcast sur le stoïcisme. La voiture a fait plus de tonneaux qu'un gymnaste roumain sous amphétamines. On a retrouvé des morceaux de votre pare-chocs dans le département voisin. Les pompiers, en arrivant sur place, s'attendaient à ramasser vos restes à la petite cuillère pour les servir dans un bol de soupe populaire.

Et qu'est-ce qui s'est passé ? Rien. Vous êtes sorti de la carcasse fumante en époussetant votre veste en velours côtelé, avec une seule égratignure sur le petit doigt, en déclarant au premier gendarme venu : « L'univers a des projets pour moi. » Non, l'univers n'a pas de projets pour toi, l'univers est juste un mauvais auteur de fanfiction qui a peur que si tu meurs maintenant, il n'aura plus personne pour servir de punching-ball comique dans les chapitres suivants. Tu n'es pas immortel parce que tu es un élu, tu es immortel parce que tu es un accessoire de décor trop coûteux à remplacer.

C'est là toute l'ironie du Plot Armor de bas étage. Tu peux traverser un champ de mines en faisant des claquettes, tu peux survivre à une chute de trois étages parce que tu as rebondi sur une benne à ordures remplie de peluches invendues, tu peux même boire l'eau de la Seine sans avoir à subir une mutation génétique immédiate. La physique n'a aucune prise sur toi quand il s'agit de situations épiques. Pourquoi ? Parce que la tragédie demande de la dignité. Et ta vie manque cruellement de dignité. Si tu mourais dans un accident de voiture à 200 km/h, on pourrait au moins dire que tu es mort « comme un météore ». Le scénariste ne veut pas te donner cette satisfaction. Il veut que tu restes là, à subir la suite des événements.

Mais alors, parlons de la bascule. Parlons de ce qui se passe quand le rideau tombe et que les caméras de ton narcissisme s'éteignent un instant.

Dès que la menace de mort héroïque s'éloigne, tu redeviens la créature la plus fragile de la création. Le mec qui a survécu à une collision frontale avec un camion de lisier se transforme en mourant agonisant parce qu'il a un rhume de cerveau. Hier, tu défiais les lois de la gravité, aujourd'hui, tu es au lit, entouré de trois boîtes de mouchoirs, en train de chercher sur Google si on peut faire une septicémie à cause d'une narine bouchée.

C'est le « Syndrome de la Princesse au Petit Pois Scénaristique ». Le Plot Armor ne fonctionne que pour les cascades. Pour le quotidien, il se transforme en papier de soie

imbibé de larmes. Tu appelles le 15 parce que ta température est montée à 37,4°C. Tu parles de ton « combat contre la maladie » avec le sérieux d'un vétéran de Verdun, alors que tu as juste abusé de la clim dans un Uber.

« Allô, maman ? Écoute, si je ne m'en sors pas... dis à Svetlana que je l'aimais. » Svetlana, qui pour rappel n'existe que dans ton historique de navigation, appréciera sûrement le geste depuis son serveur proxy en Estonie.

C'est là qu'on voit que ton existence est mal écrite. Dans une bonne fiction, le héros est résistant aux petites choses et finit par tomber sur un grand défi. Toi, c'est l'inverse. Tu es invulnérable au chaos, mais tu es terrassé par un courant d'air. Tu es le seul mec au monde capable de survivre à une explosion de gaz mais de finir aux urgences parce qu'il s'est coupé le doigt avec une feuille de papier de format A4 (80 grammes, le papier, pas ton courage).

Public, regardez-le. Admirez cette anomalie narrative. Il se prend pour John Wick quand il traverse la rue sans regarder, persuadé qu'aucune voiture ne peut l'écraser tant qu'il n'a pas fini son monologue intérieur sur la solitude de l'homme moderne. Et il a raison ! Le bus s'arrête à deux millimètres de ses fesses dans un crissement de pneus digne d'un film de Michael Bay. Pas une égratignure. Le chauffeur l'insulte copieusement, mais lui, il sourit, un sourire mystérieux de héros qui sait qu'il est protégé par les étoiles.

Deux heures plus tard, le même homme est en position fœtale sur son tapis de yoga (qu'il n'utilise jamais pour le yoga, seulement pour pleurer loin du carrelage froid) parce qu'il a mangé un yaourt périmé depuis deux jours. Il appelle son ex pour lui dire qu'il voit la lumière blanche. Il demande une ambulance pour une indigestion de produits laitiers.

Où est passée ta superbe, ô grand survivant ? Où est passé ton destin messianique ? Il a fondu au premier signe de réel inconfort. C'est parce que le Plot Armor n'est pas là

pour te rendre service. Il est là pour te punir. On te maintient en vie malgré les accidents spectaculaires uniquement pour que tu puisses ressentir chaque petite humiliation quotidienne avec une intensité maximale. Tu ne meurs pas à 200 km/h parce que ce serait trop facile. Ce serait une sortie « propre ». On te veut vivant pour que tu puisses vivre la honte d'éternuer dans ton café lors d'un premier rendez-vous Tinder (qui se terminera par un ghosting massif, évidemment).

Imaginez le scénariste dans sa cave. Il vous regarde. Il a la main sur le bouton « Accident Mortel ». Il hésite. Puis il se dit : « Non, si je le tue maintenant, on va rater la scène où il essaie de monter un meuble IKEA pendant trois heures pour finir par se rendre compte qu'il a monté l'étagère à l'envers et qu'il va s'effondrer en larmes sur une clé Allen. » Et hop, il désactive la collision. Vous survivez au crash, vous survivez à l'incendie, vous survivez même à vos propres tentatives de cuisine expérimentale.

Tu es une sorte de cafard métaphysique. On ne peut pas t'écraser, non pas parce que tu es fort, mais parce que tu fais partie de la structure de la décharge. Sans toi, le paysage de la médiocrité perdrait son relief.

Alors, la prochaine fois que tu te sentiras « spécial » parce que tu as échappé de peu à une catastrophe, ne lève pas les yeux au ciel pour remercier la providence. Regarde plutôt vers le bas, vers le script raturé de ta vie. Tu n'es pas le héros qui refuse de mourir, tu es la blague qui refuse de finir. Tu es le personnage secondaire qui survit par erreur parce que le stagiaire a oublié de supprimer ton nom dans le fichier Excel des victimes.

Et s'il te plaît, arrête d'appeler le SAMU pour un point de côté. Le mec qui a survécu à un tonneau sur l'A7 devrait au moins avoir la décence de souffrir en silence quand il a une petite migraine de lendemain de cuite au mauvais gin. Mais non, c'est plus fort que toi. Il te faut l'ambulance. Il te faut les gyrophares. Il te faut tout le décorum du drame pour compenser l'absence totale de substance de ton existence.

Tu es une fiction mal écrite, je te l'ai dit. Et dans les mauvaises fictions, les pires personnages sont toujours ceux qui ne savent pas quand quitter la scène. Tu es là pour rester. C'est ta malédiction. Tu vas vivre vieux, très vieux. Tu vas survivre à des guerres, à des épidémies, à des chutes d'astéroïdes. Et tu passeras chaque minute de cette survie miraculeuse à te plaindre que tes chaussettes sont un peu trop serrées au niveau de la cheville.

Bravo, champion. Tu es l'homme d'acier avec une âme en meringue. L'immortel de la salle d'attente. Le survivant de l'apocalypse qui meurt de peur devant un formulaire administratif. Quelle épopée. On en ferait un film, mais personne ne croirait au personnage. C'est trop incohérent. C'est trop... toi.

Chapitre 13

Le Bêtisier : Quand la réalité fait un caméo

Tu es là, drapé dans ta dignité de martyr de canapé, l'œil humide et le regard perdu vers un horizon lointain que tu imagines sans doute peuplé de tragédies grecques et de couchers de soleil mélancoliques sur des ruines fumantes. Dans ta tête, la bande-son est signée Hans Zimmer. C'est du lourd. Des violons qui pleurent, des percussions sourdes qui battent le rythme de ton agonie intérieure. Tu te vois déjà comme le héros d'un film de Scorsese, celui qui a tout vu, tout vécu, et qui finit seul dans une chambre d'hôtel miteuse avec pour seule compagnie une bouteille de scotch bon marché et le souvenir d'une femme qu'il a trop aimée.

Tu es en plein milieu de ton monologue intérieur sur la vacuité de l'existence et la lourdeur du destin. C'est beau. C'est puissant. Tu es à deux doigts de décrocher une nomination aux Oscars dans la catégorie « Meilleure interprétation d'une loque humaine par elle-même ». Tu sens la tension monter, le climax approche. Tu vas dire quelque chose de définitif sur la condition humaine, un truc qui ferait passer Cioran pour un animateur de Club Med.

Et là, le rideau se déchire.

La porte de ta chambre — ce sanctuaire de la déprime, ce temple du spleen où s'accumulent les boîtes de pizza vides comme autant de stèles à ta gloire déchue — s'ouvre avec le fracas d'un Panzer entrant dans une boutique de porcelaine.

Ce n'est pas le destin. Ce n'est pas la faucheuse. Ce n'est pas non plus le fantôme de tes ambitions passées venu te hanter.

C'est ta mère.

Elle ne frappe pas. On ne frappe pas à la porte d'un personnage secondaire dont on paie encore le forfait mobile et l'abonnement Netflix. Elle entre, les bras chargés d'une panier de linge propre qui sent la lavande de synthèse, et elle allume la lumière. Oh, cette lumière ! Pas le projecteur tamisé, bleuté, un peu granuleux que tu avais installé dans ton imaginaire. Non, le plafonnier à 40 watts qui révèle la vérité crue : la poussière sur tes étagères, les miettes de chips sur ton torse, et cette tache suspecte sur ton jogging qui ressemble étrangement à de la sauce Samouraï.

« Dis donc, l'artiste, c'est quoi ce dépotoir ? »

Le choc est brutal. C'est ce qu'on appelle, dans le jargon technique de ta vie ratée, le « caméo de la réalité ». C'est le moment où le réalisateur oublie d'éteindre la caméra pendant la pause déjeuner et où le public s'aperçoit que le guerrier invincible porte des chaussettes Hello Kitty sous son armure.

Tu essaies de garder la pose. Tu tentes de maintenir ton expression de poète maudit, le sourcil froncé, la lèvre tremblante. Tu voudrais lui répondre une phrase sibylline sur le chaos nécessaire à la création, ou sur le fait que l'ordre est le plaisir des imbéciles. Mais ta voix te trahit. Elle mue, elle part dans les aigus, elle redevient celle de l'adolescent qui s'est fait choper en train de fumer de l'origan dans le garage.

« Je... je réfléchissais, maman. »

« Tu réfléchissais ? Avec tes pieds sur le bureau et une chaussette qui pend au lustre ? Tu ferais mieux de réfléchir à la manière dont tu vas sortir le sac de tri sélectif qui déborde depuis mardi. Ça pue la mort ici, on dirait qu'un rat a rendu l'âme derrière ton radiateur. »

Et voilà. La tragédie s'effondre. Le grand drame métaphysique est remplacé par une

sitcom de milieu de matinée sur France 3. Tu n'es plus l'héritier d'Hamlet ; tu es juste un type de trente ans qui se fait engueuler parce qu'il n'a pas rangé ses slips.

C'est le bêtisier de ton existence. Le moment où le spectateur — s'il y en avait un, le pauvre — se tape la cuisse en riant devant l'incongruité de la scène. Comment peut-on prétendre souffrir de l'insoutenable légèreté de l'être quand on est incapable de plier un t-shirt correctement ? Comment oser se plaindre de la solitude cosmique quand on vit encore dans la chambre où l'on a affiché un poster de *Fight Club* en 2012 ?

Ta mère ne s'arrête pas là. Elle est le script-doctor que tu n'as pas invité, celle qui vient réécrire tes scènes de bravoure en corvées ménagères. Elle avance dans la pièce comme un inspecteur de l'hygiène dans un kebab clandestin. Elle soulève un sweat-shirt, en dessous duquel gît un exemplaire corné d'un livre de philosophie que tu n'as jamais ouvert, mais que tu laisses traîner pour « le style ».

« Et ça, c'est quoi ? Tu attends que ça marche tout seul jusqu'à la machine ? Allez, debout. Range-moi ce bordel. Et n'oublie pas de passer l'aspirateur, y'a des moutons de poussière qui commencent à avoir une vie sociale sous ton lit. »

Elle ressort. La porte claque. Le silence revient.

Mais le silence n'est plus le même. Il n'est plus lourd de sens. Il est juste vide. L'ambiance est ruinée. Tu essaies de te replonger dans ta mélancolie, de reprendre ta pose de penseur de Rodin en version pyjama, mais le ressort est cassé. La magie a opéré à l'envers. Tu as été « dé-mythifié ».

C'est ça, le problème avec ta fiction : elle manque de cohérence interne. Un vrai personnage de drame ne reçoit pas de remarques sur l'odeur de ses pieds. Est-ce qu'on voit une seule fois la mère de Batman débarquer dans la Batcave pour lui dire que ses chauves-souris font trop de crottes sur le sol ? Est-ce que James Bond doit

interrompre une course-poursuite parce qu'il a oublié de descendre les poubelles ?
Non. Parce qu'ils ont des auteurs qui les respectent.

Toi, ton auteur est un sadique qui adore les caméos de la réalité. Il prend un malin plaisir à injecter du trivial dans ton épique, du médiocre dans ton sublime. Il sait que rien ne tue mieux une ambition artistique qu'une injonction à passer la serpillière.

Tu restes assis là, au milieu de ton chantier, avec ta panière de linge propre posée sur tes genoux comme une couronne d'épines en coton bio. Tu réalises avec une horreur glacée que ta vie n'est même pas une mauvaise fiction ; c'est une parodie de mauvaise fiction. Tu es le personnage qui, au moment le plus émouvant du film, se prend les pieds dans le tapis et tombe la face la première dans la gamelle du chien.

Et le pire, c'est que tu vas le faire. Tu vas te lever. Tu vas ranger ta chambre. Tu vas passer cet aspirateur, parce que même si tu te prends pour un immortel de la salle d'attente, tu as toujours peur que ta mère te supprime ton accès au Wi-Fi.

Quelle déchéance, champion. Le survivant de l'apocalypse vient de perdre une bataille contre un tas de linge sale. L'homme d'acier a fondu devant une remarque sur l'hygiène domestique. Tu voulais être un cri dans la nuit, tu n'es qu'un soupir entre deux cycles de lavage.

Rends-toi à l'évidence : ta vie ne sera jamais un chef-d'œuvre du cinéma d'auteur. C'est une compilation de gags ratés, de moments gênants et d'interventions parentales intempestives. C'est le "fail" éternel, la chute de rein métaphysique, la peau de banane sur le chemin de la gloire.

Allez, va ranger tes chaussettes. Et essaie de ne pas pleurer dedans, ça les rendrait humides, et ta mère n'apprécierait pas le travail supplémentaire. La réalité a fait son caméo, et comme d'habitude, elle t'a volé la vedette. Tu n'es même plus le héros de ta propre chambre. Tu es juste le stagiaire chargé du ménage dans le film de quelqu'un

d'autre.

Rideau. Et n'oublie pas d'éteindre en partant, l'électricité coûte cher et ton personnage n'a pas les moyens de ses ambitions.

Chapitre 14

Critique Presse : On a mis zéro étoile

Mesdames et Messieurs, membres du jury de l'existence, approchez. Rangez vos mouchoirs et sortez vos carnets de notes, car nous venons de visionner le montage final de votre passage sur Terre et le verdict est tombé, tranchant comme un rasoir rouillé : on a mis zéro étoile. Même le stagiaire de chez *Télérama* a refusé de rédiger l'encart, préférant aller compter les graviers dans la cour plutôt que de s'infliger une minute de plus de ce que vous osez appeler « une trajectoire personnelle ».

C'est un désastre. Artistiquement, c'est le néant. Techniquement, le focus est fait sur vos lacets défaits alors que l'action se passe trois kilomètres plus loin. Et ne parlons pas du scénario : vous essayez d'écrire une épopée wagnérienne alors que vous n'êtes même pas capable de commander une pizza sans bégayer devant le livreur. On est face à un « flop » métaphysique, une sortie de route au premier virage du générique. Votre vie, pour l'instant, c'est le film qu'on projette dans les avions à 4 heures du matin quand tout le monde dort et que même l'écran a envie de s'éteindre par pur respect pour la dignité humaine.

Pourquoi ce zéro pointé ? Parce que vous trichez. Vous passez votre temps à essayer de retoucher la pellicule avec des filtres de héros tourmenté, alors que vous avez juste la démarche d'un pingouin sous Xanax. Vous voulez nous vendre du « destin brisé » alors qu'il s'agit simplement d'une flemme monumentale maquillée en dépression existentielle de luxe. On a grillé votre jeu. Le public n'est pas dupe : quand vous prenez cette pose pensive face à la fenêtre en écoutant de la musique triste pour faire croire que vous êtes le protagoniste d'un drame indépendant primé à Sundance, on sait tous que vous êtes en train de vous demander si le yaourt périmé de ce matin va

vous donner la colique avant ou après votre rendez-vous chez le dentiste.

C'est là que réside votre crime contre l'art : votre obstination à vouloir jouer le rôle du « Grand incompris » alors que vous n'êtes que le « Petit maladroit ».

Regardez-vous. Vous avez passé les dix dernières années à essayer de construire une façade. Vous avez empilé les mensonges comme des parpaings pour ériger un monument à votre gloire imaginaire. « Je suis un loup solitaire », « Mon génie m'isole », « Le monde n'est pas prêt pour ma vision ». Quelle blague. La vérité, c'est que vous n'êtes pas un loup, vous êtes un carlin qui a peur de l'aspirateur. Et votre « vision » a autant de portée qu'une lampe de poche dont les piles coulent depuis 1994.

Mais voici le twist, le coup de théâtre que votre ego refuse d'intégrer : la vérité est infiniment plus drôle que vos pitoyables tentatives de grandeur. Si vous acceptiez enfin de jouer votre propre rôle — celui du type qui rate ses sorties de métro, qui oublie le nom des gens après deux secondes et qui se dispute avec des objets inanimés — vous seriez un chef-d'œuvre. Non pas un drame, mais une comédie de mœurs absolument décapante.

Imaginez l'affiche : « L'homme qui pensait être une énigme alors qu'il était juste une devinette pour enfants de 4 ans ». Ça, c'est un carton au box-office !

La réalité vous a volé la vedette, et c'est la meilleure chose qui pouvait vous arriver. Tant que vous essayez d'être ce personnage de fiction mal écrit, vous êtes chiant. Il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un menteur qui se croit crédible. Vous êtes comme ces acteurs de série B qui froncent les sourcils pour exprimer la profondeur : vous n'avez pas l'air torturé, vous avez juste l'air d'avoir besoin de fibres.

En revanche, quand vous tombez de votre piédestal en carton-pâte, quand vous vous étalez de tout votre long sur la moquette de l'existence parce que vous avez essayé de faire une entrée dramatique dans une pièce vide, là, vous devenez sublime. Là, il y a

de l'humanité. Là, il y a du génie. Le moment où vous réalisez que votre « cri dans la nuit » n'était qu'un petit prout de l'esprit, c'est le moment le plus authentique de votre filmographie.

On a mis zéro étoile à votre fiction, mais on mettrait un Oscar à votre ridicule si seulement vous aviez le courage de l'assumer. Pourquoi s'échiner à être un mauvais Batman quand on peut être un excellent Monsieur Hulot sous stéroïdes ? Pourquoi vouloir être le sauveur de l'humanité quand votre simple tentative de monter un meuble suédois est une performance artistique qui ferait pâlir d'envie les Monty Python ?

Votre problème, c'est que vous confondez « être pris au sérieux » et « être important ». Vous n'êtes pas important. Personne ne l'est. On est tous des figurants dans une production dont le réalisateur est parti en pause déjeuner il y a 13 milliards d'années sans laisser d'instructions. Alors autant s'amuser avec les accessoires. Arrêtez de vouloir réécrire les dialogues pour vous donner le beau rôle. Les meilleures répliques de votre vie sont celles que vous n'avez pas prévues : vos bafouillements, vos excuses foireuses, vos « oui » quand vous pensiez « non » et vos silences gênés quand on vous demande ce que vous avez fait de votre week-end.

Le public attend que vous fassiez tomber le masque. Non pas pour découvrir un visage d'ange déchu, mais pour voir la grimace hilarante de quelqu'un qui vient de se coincer le doigt dans une porte. C'est ça, la vraie catharsis. On ne veut pas voir votre triomphe (qui, soyons honnêtes, n'arrivera jamais), on veut voir votre chute, parce que c'est dans la chute qu'on reconnaît les nôtres.

Rendez-vous à l'évidence : votre vie est un nanar. Et le propre du nanar, c'est qu'on finit par l'adorer non pas pour ce qu'il a voulu être, mais pour tout ce qu'il a raté avec brio. Soyez le *The Room* de la métaphysique. Soyez si mauvais dans le rôle de l'homme sérieux que vous en devenez une icône de l'absurde.

La vérité est là, planquée derrière vos chaussettes sales et vos ambitions en plastique. Elle est beaucoup plus drôle que vos mensonges. Vos mensonges sont gris, prévisibles, ils sentent la peur de déplaire. Votre vérité, elle, est baroque, chaotique, elle sent la sueur et l'improvisation foireuse. C'est elle qui mérite les projecteurs.

Alors, pour la suite de la production, on change de ton. On arrête les violons et on sort les klaxons. On oublie le smoking de James Bond et on garde le pyjama en pilou avec des taches de café. C'est là que vous êtes brillant. C'est là que vous cessez d'être une ombre pour devenir un être de chair, de sang et de gaffes.

Le clap de fin de votre période « Sérieux de façade » vient de retentir. On rembobine, on efface tout, et on recommence. Cette fois, n'essayez pas de bien jouer. Essayez juste d'être aussi pathétique que vous l'êtes réellement quand personne ne regarde. Je vous garantis que la salle va hurler de rire, et pour la première fois de votre vie, ce ne sera pas à vos dépens, mais avec vous.

Parce qu'au fond, la seule chose pire qu'une vie qui vaut zéro étoile, c'est une vie qui essaie d'en mériter cinq en trichant sur la marchandise. Admettez que vous êtes le stagiaire. Admettez que vous n'avez aucune idée de ce que vous faites. Admettez que votre existence est une succession de malentendus.

C'est bon ? Vous l'avez admis ? Parfait. Maintenant, relevez-vous, essayez de ne pas trébucher sur le câble de la caméra (raté), et allez vivre votre chef-d'œuvre de l'échec. C'est le rôle de votre vie. Ne le gâchez pas en essayant d'être quelqu'un d'autre. La place est déjà prise par des gens bien plus compétents que vous pour être ennuyeux.

Rideau. Et cette fois, ne cherchez pas l'interrupteur dans le noir pendant dix minutes, on sait tous que vous allez finir par vous cogner dans la porte. C'est ça qui est drôle. C'est ça qui est vrai. C'est ça qui nous fait enfin vous aimer.

FIN

Merci d'avoir lu "Ta vie est une fiction mal écrite"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)